

# Ostwald de 1939 à 1945

## LE BOMBARDEMENT DU 25 SEPTEMBRE 1944



*Rue de l'église, maison détruite entre le n°1 et le n°3.*

*Photo Régine Jehl*

**En hommage aux victimes civiles de ce bombardement :**  
Odile Beisser, Marie Gassmann née Werlé, Caroline Glück-Geschwind, Emile Keiff, Rose Keiff-Beller, Suzanne Keiff, Alphonse Muller, Anne Ringenbach née Asael, Dino Sbiego, Marguerite Speisser-Zerr, Marguerite Speisser, Pierre Speisser, Madeleine Spinner-Spehner.

## Préface

1. Pages d'histoire pour les générations futures.....	5 - 11
2. Le bombardement : parole de témoins	
Rémy Schwartz .....	12 - 13
Raymond Erb .....	14 - 15
Fernand Schaeffer .....	16 - 18
Roger Fischer.....	19 - 20
Robert Barth.....	21 - 22
Pierre Pauli .....	23 - 24
Annette Pflieger .....	25
Jean-Jacques Matt. ....	26 - 28
Charles.....	29
Edith Helfer .....	29
Liliane Herzog.....	30
Edmond Helfer et Alphonsine Thomas .....	30
Jean-Pierre Maurer et Suzanne Helfer .....	31
Raymond Muller .....	31
Le curé Kuvén .....	32-33
Les sœurs garde-malades .....	33
Des élèves de l'école primaire .....	34 - 35
3. Les impacts des bombes	
Lieux et carte où sont tombées les bombes.....	36 - 37
4. La libération d'Ostwald	
Extraits du livre <i>Et Leclerc prit Strasbourg</i> .....	38 - 40
Georges Kieffel, l'Ostwaldois avec la 2eDB .....	41
Élisabeth Gillig (Extrait de ses Mémoire). ....	42
Annette Pflieger .....	43
Jean-Jacques Matt .....	43 - 45
5. Une commune à reconstruire .....	46- 47
6. Documents.....	48 - 49

Le 8 mai 1945, les cloches d'Ostwald ont sonné à toute volée pour annoncer la capitulation de l'Allemagne. Mais la paix revenue n'avait pas effacé les drames des familles en deuil.

Parmi les 286 jeunes de la commune incorporés de force, 60 ont été tués.

Les premières troupes d'occupation de l'armée allemande sont arrivées en juin 1940. Très vite, les nouvelles autorités ont pratiqué une germanisation systématique. Elles voulaient extirper tout ce qui rappelle la France. Cette nazification a pesé sur la population.

Les conditions de vie, notamment le rationnement généralisé, étaient particulièrement difficiles. Pour acheter il fallait non seulement de l'argent mais aussi des tickets ou des bons d'achat.

Le livre *OSTWALD, Illwickersheim zu Sankt Oswald* (éditions Coprur) paru en 1999, relate cette période.

Le groupe « Ostwald d'antan » a ajouté une page au récit à transmettre aux générations futures en rassemblant les souvenirs des témoins de la journée du 25 septembre 1944. Ce jour-là, treize personnes sont mortes lors du bombardement aérien qui a touché aussi Lingolsheim et le centre-ville de Strasbourg.



À l'initiative du groupe « Ostwald d'antan »,  
des témoins, aujourd'hui des aînés, se souviennent du  
bombardement du 25 septembre 1944.

Ils ont évoqué ce drame le 15 mars 2018 et rassemblé des  
témoignages.

Ils ont contribué à la réalisation de ce document : André Adam, Ivan Bajcsa, Robert Barth, Raymond Erb, Francis Ernst, Roger Fischer, Marthe Gaessler, Jean-Marie Gillig, Liliane Herzog, Stephan Huck, Christian Kauffmann, Roger Krieger, Richard Linck, Élisabeth Ludwig, Jean-Jacques Matt, Guy Maurer, Raymond Muller, Roger Oertel, Pierre Pauli, Denis Ritzenthaler, Fernand Schaeffer, Charles..., Rémy Schwartz, Jean-Marc Waldisberg,



# Pages d'histoire pour les générations futures

**Le bombardement du 25 septembre 1944 a fait de gros dégâts. Mais la guerre a laissé bien d'autres traces : les mobilisations, l'occupation allemande, la nazification, les incorporés de force, la peur et la prison, la libération et la reconstruction.**

## La drôle de guerre et la défaite

Le 1<sup>er</sup> septembre 1939 l'ordre de mobilisation générale engage les Alsaciens en âge de porter les armes à se présenter dans un centre de recrutement où ils reçoivent un équipement et une affectation. Le maire d'Ostwald, René Darbois, est mobilisé. Un conseiller, Charles Haudot, maîtrisant la langue française, le remplace.

Dans le même temps les populations des communes situées entre le Rhin et la ligne Maginot ainsi que les habitants de Strasbourg sont évacués dans le Sud-Ouest de la France. Pour ne pas en rajouter à leur dépaysement, des villages entiers, avec leur maire, leur curé, leur instituteur, sont hébergés dans une même commune.

Ostwald échappe à cet exode. Quelques familles se retrouvèrent à Champagnac de Belair en Dordogne.

Sur le plan militaire, aucune opération notoire n'est alors à signaler. Dans ses « **Mémoires d'un enfant de 7 à 14 ans** », Rémy Schwartz écrit.

« A Ostwald, des troupes d'active prennent cantonnement au quai Heydt, donc chez mes parents. Il s'agit d'une unité motorisée. Trois half-tracks sont stationnés dans notre cour. Une trentaine de soldats couchent dans la grange...

Des batteries d'artillerie ont pris position dans

les forêts de la Nachtweid et du Niederwald. Une batterie de 155 mm court avec tracteur est installée au sud de la commune. Une batterie de DCA motorisée a pris position le long de la rue de l'île des pêcheurs.

Hormis quelques manœuvres des troupes cantonnées et quelques survols d'avions allemands, l'automne et l'hiver se passent dans le calme. Enfants et adultes ont été équipés d'un masque à gaz.

Au printemps 1940 la situation se dégrade. Les avions allemands sont de plus en plus présents. Les alertes sont fréquentes. À l'école d'Ostwald, nous passons de plus en plus de temps dans les caves. En raison de l'insécurité croissante, le maître ne peut plus assurer son enseignement.

Nous allons à l'école une fois par semaine, pour rencontrer le maître. Il nous donne les devoirs à faire à la maison et nous rend les devoirs corrigés... Et le cycle recommence ».

Le 10 mai 1940 l'invasion de la Belgique. Le 14 juin commence l'évacuation de la ligne Maginot et le gros des troupes se replie sur les Vosges. « Les soldats cantonnés chez nous ont dû partir. Une nuit, un vacarme épouvantable nous a réveillés. Les batteries des alentours ont ouvert le feu et les Allemands ont riposté.

À la Montagne-Verte, rue de Salm et à Lingolsheim, des maisons ont été éventrées. À Ostwald une maison a été détruite, rue du Maréchal Foch. Elle a été remplacée par un chalet en bois qui existe toujours. Dans les champs beaucoup d'impacts avaient creusé des trous et nous, les gosses, y récupérons des éclats en cuivre qui nous paraissent intéressants pour confectionner des bagues ».

### Une administration allemande

La III<sup>ème</sup> République s'effondre. Le gouvernement est confié au Maréchal Pétain qui l'installe à Vichy. Les postes de douane sont installés sur la crête des Vosges. Des autorités civiles ou religieuses sont expulsées. Le mark allemand est introduit et les francs dévalués (1fr pour 0,05 Reichsmark) de 50% sont échangés. Les juifs sont expulsés et leurs biens placés sous séquestre.

Une nouvelle administration allemande est mise en place: Kreisleiter – Ortsgruppenleiter – Zellenleiter... membres de la NSDAP, le parti hitlérien (National Sozialistische Deutsche Arbeiterpartei). Le parti contrôle l'état.

La commune d'Ostwald perd son autonomie, est intégrée dans le **Gross Strasburg** en vertu d'une décision du 1<sup>er</sup> décembre 1940. À compter du 1<sup>er</sup> juillet 1941, la nouvelle organisation administrative est appliquée.

Le maire d'Ostwald perd ses droits, ses compétences, sa fonction! Le responsable local est l'Ortsgruppenleiter, Fritz Haessig. Il est secondé par l'Ortsbauernführer, Jacques Balliet qui a peu d'influence.

Les bureaux de la Ortsgruppe sont installés dans une maison neuve réquisitionnée appartenant à Camille et Emilie Rosenberger. Ils ne pourront reprendre leur propriété qu'à la fin des hostilités (95 rue du Gal. Leclerc).

L'ancien village, jusqu'à la voie ferrée de l'entreprise Gerig est administré par la mairie de Graffenstaden, où sont célébrés les mariages ; le Welschhöffel est géré par un centre administratif qui doit encore être installé à la Montagne Verte. Le « bureau de l'alimentation « Ernährungsamt » (cartes d'alimentation)

La frontière du Rhin n'est plus défendue et les troupes allemandes la traversent, entre Marckolsheim et Neuf-Brisach. Ils progressèrent dans la plaine, occupent Colmar (17 juin), Mulhouse (18 juin), Strasbourg (19 juin) ... Le front français est percé sur la Somme et sur l'Aisne. L'armistice signé le 22 juin met fin à la débâcle.

fonctionne encore à la mairie d'Ostwald.

De multiples organismes auxquels l'adhésion, d'abord facultative, devint peu à peu obligatoire parce que les nazis en faisaient dépendre l'emploi, les promotions, les examens. Jungvolk de 10 à 14 ans, Opferring, préparation militaire, Arbeitsdienst, service du travail, Hitlerjugend et Bund deutscher Mädel (BDM), N.S. Frauenschaft, N.S. Lehrerbund, etc.

D'autres, existantes, sont interdites : à Ostwald la société des Cercles Catholiques est dissoute et ses sections culturelles ou sportives ne peuvent plus fonctionner.

Pour participer aux associations reconnues ou exercer certaines activités, professions, les intéressés doivent remplir des formulaires et apporter la preuve qu'ils adhèrent, au moins tacitement, au régime. Les fonctionnaires déjà en place, pour conserver leur emploi, doivent prouver la « pureté » arienne de leurs ancêtres et attester l'absence de sang juif ! Pour cela ils doivent présenter un certificat de naissance d'eux-mêmes, de leur père et mère, de leurs grands-pères et grands-mères et partant, arrière grands parents, accompagnés d'un certificat de baptême, fournir les mêmes documents de leur épouse et de ses ancêtres, compléter avec les certificats de mariage, rédiger et signer une déclaration, en allemand, bien sûr:

*« Je déclare que moi et mon épouse avons une ascendance germanique, que rien ne nous est connu ou pourrait justifier que nos parents*

*aient été juifs. Je sais que si je fournis des renseignements erronés, je m'expose à un licenciement immédiat. »*

*« Pendant des jours et des jours, des prisonniers français escortés par des sentinelles allemandes ont passé par Ostwald pour être internés dans les casernes de Strasbourg. Ma mère et moi, tous les après-midis, munis d'un sac de provisions rempli de victuailles, allions à leur rencontre.*

*Nous attendions mon père. Malheureusement sans succès », se souvient Rémy Schwatz.*

*Il poursuit : « Un soir, au carrefour des rues de Strasbourg et de Lingolsheim, un groupe d'officiers français s'était arrêté à l'ombre des tilleuls. Ma mère s'est approchée d'eux et leur a proposé la nourriture qui lui restait dans son sac. Ils l'ont chaleureusement remerciée et ont*

*échangé quelques propos avec elle. En les quittant elle leur dit : « Vous reviendrez ».*

*Une autre fois un officier allemand lui a demandé ce qu'elle faisait là. Elle lui répondit qu'elle attendait son mari et l'officier de lui répondre : « C'est bien, vous devez attendre votre mari » !*

*Mon père avait été fait prisonnier à Lutzelhouse, dans la vallée de la Bruche. Dirigé sur Saverne, il y a été enfermé au Château des Rohan. Au bout de trois semaines, les Alsaciens et Lorrains furent libérés sur ordre de Hitler en personne ». Mon père avait été fait prisonnier à Lutzelhouse, dans la vallée de la Bruche. Dirigé sur Saverne, il y a été enfermé au Château des Rohan. Au bout de trois semaines, les Alsaciens et Lorrains furent libérés sur ordre de Hitler en personne ».*

## L'Alsace et la Lorraine sont annexées

L'armistice a partagé la France en zone libre, zone occupée, zone interdite. L'**Alsace et la Lorraine sont annexées**

Robert Wagner, gauleiter de Bade, devient chef de l'administration civile d'Alsace. Josef Bürckel ; Gauleiter du Palatinat, celui de la Moselle. Leur objectif est **de faire disparaître** de ces régions **toute trace du passé français**. A ces mesures s'est ajoutée une propagande nationale socialiste **prônant la germanité** des Alsaciens et dénonçant les Juifs, l'oppression que la France décadente a exercée depuis 1648 !

Une campagne de « **défrancisation** » (Entwelschung) veut faire disparaître toute trace de culture et de langue française. Ainsi, Les **inscriptions françaises** sont systématiquement enlevées ou grattées sur les façades, les commerces et les monuments.

A Ostwald, l'inscription à la base de la colonne qui marque l'entrée du domaine de la Colonie au carrefour des rues de Geispolsheim et des Vosges, a alors été martelée.

La statue surmontant le monument aux morts, inauguré en 1925 et représentant une mère

tenant une palme dans ses mains, a été démontée et fracassée. Les débris ont été jetés dans le trou d'eau qui longeait l'arrière du cimetière. Un chapeau de forme pyramidale a dès lors surmonté le socle du monument. Les **noms de rues** sont modifiés. À Strasbourg la rue des Juifs devient « Maurerzunftgasse », rue de la Corporation des maçons ; la place Broglie devient « Adolf Hitler Platz », etc. à Ostwald, l'artère principale devient Adolf Hitler Strasse (actuelle rue du Général Leclerc).

Les **prénoms** à consonance française ne sont pas admis : Claude est automatiquement remplacé par Joseph ou Karl, Marie Rose devient Rose Marie...

Les futées choisirent comme nouveau prénom Marie-Luise car il se prononce dans les deux langues de la façon identique. Même les noms de famille à consonance française durent être modifiés.

Hitler avait donné un délai de 10 ans à son ami Wagner (ils avaient été en prison ensemble) pour germaniser l'Alsace, ce dernier n'en demanda que 5.

Les particuliers sont invités à apporter les livres français pour être détruits. En compensation des bibliothèques municipales de livres allemands, de prêt furent créées. Même le port du béret fut interdit ! L'exécution de toutes ces mesures est

contrôlée et leur non-respect sanctionné. À cet effet sont créés des services « d'écoute et de renseignement », des tribunaux, des camps d'internement, de concentration à Schirmeck et au Struthof...

### L'incorporation de force

Le 25 août 1942, une ordonnance impose l'**enrôlement des Alsaciens** dans la Wehrmacht. Indignés et horrifiés ils ont encore dû obéir et se soumettre. Il y eut des actes d'insubordination et de résistance passive, des désertions et des fuites en France libre ou à l'étranger. Mais une répression brutale incita à la modération et à la prudence.

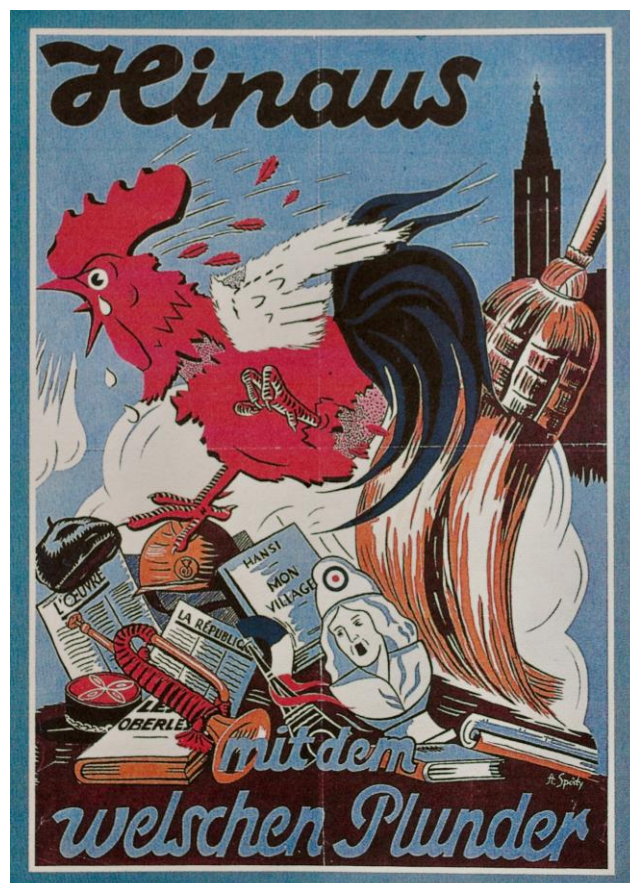
« A Ostwald, 286 jeunes de la commune sont incorporés de force et combattent contre leur gré sur différents fronts, en Pologne et en Prusse orientale notamment. 60 d'entre eux y seront tués.

Quelques-uns cependant réussissent à se soustraire à l'incorporation dont Lucien Kuntz qui reste terré pendant des mois, tout d'abord dans la cave de Robert Brucker à Lingolsheim puis, lorsque les recherches se précisent, dans celle d'Eugène Guggenbuhl à Ostwald qui va être touchée par le bombardement du 25 septembre 1944, et enfin, chez Joseph Kromer, à Ostwald encore, où il dort dans une pièce voisine de l'appartement de sa grand-mère (15 rue neuve) qui le croit toujours sur le front de Tchécoslovaquie ».

(In Et Leclerc prit Strasbourg par Jacques Granier / éditions Nuée Bleue/ 1994).

« Dehors, la  
populace  
francophone ! »

Une campagne de  
« **défrancisation** »  
(Entwelschung) veut  
faire disparaître  
toute trace de  
culture et de langue  
française.



## L'école en temps de guerre

Rémy Schwartz nous raconte son vécu d'écolier. « L'école fonctionne du lundi au samedi, de 8 à 11h et de 13 à 16h. Le catéchisme est maintenu de 11h à 11h30.

Au début (1941) nos maîtres étaient des Alsaciens et ils nous ont appris **l'allemand**. Le mien s'appelait Rühle. Il n'était pas vraiment nazi car, parfois, il faisait l'éloge des fromages, des vins et surtout du pain blanc français.

Le **salut hitlérien** est devenu obligatoire, tous les matins. Une autre nouveauté fut notre incorporation dans la **Hitlerjugend** (jeunesse hitlérienne).

À la rentrée, en octobre 1942, je suis toujours dans la classe de Monsieur Vetter. La vie et le système scolaire ne changent pas. Une nouvelle charge nous incombe : collecter des vêtements chauds destinés aux soldats sur le front russe. Les filles doivent tricoter des gants, des chaussettes, des bonnets, etc. On fait aussi main basse sur les skis.

### Premières défaites allemandes

Fin 1942 et début 1943, l'espoir renaît chez tous ceux qui souhaitent la fin du conflit et la défaite des Nazis. L'armée allemande connaît une première défaite quand Montgomery repousse Rommel à El-Alamein. En novembre, les Américains débarquent en Algérie et au Maroc. Début 1943, les Russes sont victorieux à Stalingrad et la VI<sup>e</sup> armée allemande est anéantie. La guerre vient de prendre un tournant décisif. Les commentaires militaires « Wehrmachtsbericht », soulignent les durs combats et l'héroïsme des soldats allemands face à une déferlante armée russe.

À l'école, l'instituteur n'y fait plus allusion mais chez moi et chez mes copains, l'espoir bourgeoine.

À la rentrée 1943, je découvris un nouvel instituteur, Monsieur Kieny, père de l'éminent chirurgien et professeur de Médecine qui a réalisé les premières greffes du rein, du foie, du pancréas et du cœur à l'hôpital civil de Strasbourg. Il habitait rue Staegel à Oswald.

Les alertes aériennes devenaient de plus en plus fréquentes et notre instituteur désigna une équipe responsable du bâtiment de l'école. J'en fis partie avec quatre copains. Une infirmière de la protection civile nous donna des cours de premiers soins et d'assistance aux blessés. Un spécialiste nous montra comment éteindre une bombe incendiaire. Dans le bâtiment de l'école, y compris dans le grenier, ont été installés un bac à sable, des sacs remplis de sable, un fût de 100 litres d'eau et une petite pompe à main. L'eau du fût devait être changée de temps en temps car elle pourrit. Dans la cave, une armoire renfermait une pharmacie qui nous permettait de prodiguer les premiers soins et de soigner les petits bobos. Des pelles et des pics étaient aussi à notre disposition pour nous permettre de nous dégager, en cas d'ensevelissement.

Un jour M. Kieny nous a demandé de venir avec des bûches pour retourner le « Schulgarten », un espace où se trouve actuellement la ferme "Wickenau". Tous ces exercices et autres entraînements remplaçaient bien l'éducation physique.

### « Beaucoup de temps dans la cave »

En 1944, les alertes aériennes ont pris une telle ampleur que nous passions beaucoup de temps dans la cave de l'école. La vie quotidienne devint de plus en plus dure. À la maison, pour avoir de la nourriture nous travaillions toujours dans les champs. Mais quand nous y étions, nous restions prudents et attentifs : nous observions régulièrement le ciel pour voir où tombaient et éclataient les obus tirés par la DCA allemande. Parfois nous nous abritions sous notre charrette en espérant ainsi nous protéger d'éventuels éclats.

Des escadrilles de bombardiers alliés qui allaient bombarder les villes allemandes, passaient quotidiennement au-dessus de nos têtes. Le jour, c'étaient les Américains et, la nuit, les Anglais. Dans ces conditions, il était impossible à notre instituteur d'assurer son enseignement.

*Alors, la méthode pratiquée en 1940 fut à nouveau appliquée. Un jour de la semaine, nous cherchions les devoirs à faire et le maître nous rendait les corrigés de la semaine précédente. Mais il y avait un petit supplément : nous devions aussi apporter des plantes médicinales séchées.*

Jean-Jacques Matt rappelle que certains de ses camarades devaient passer en fin d'année scolaire à la « Mittelschule » à Illkirch.

Lui-même a quitté l'école d'Ostwald suite à l'intervention de son instituteur, « Herr Vetter ». « Ce dernier convoqua ma mère pour lui proposer un passage à la « Oberschule », où j'entrerais en 2<sup>ème</sup> année, quitte à rattraper un an d'anglais et de latin. Il convint d'un rendez-vous avec le Dr Bruderer, directeur de la « Karl-Roos Oberschule », installée dans un ancien couvent, situé Quai Saint-Jean.

*En automne 1941, j'intégrais la classe 2 C et j'étais, à ce moment-là, le seul écolier d'Ostwald à fréquenter une Oberschule. Il fallait que je me mette à niveau dans les deux matières. Et il y avait une telle ambiance de folie dans la 2 C, qu'en pleine année scolaire, nous dûmes déménager, depuis le fond de l'établissement, dans une salle à côté du bureau du directeur ! Un calme relatif revint, mais l'atmosphère n'était pas aussi studieuse qu'on aurait pu l'espérer. Cela facilita probablement mon rattrapage.*

La classe, plus de trente élèves, était composée d'une sélection (uniquement des garçons) venant d'une partie du centre de la ville, des faubourgs ouest, Koenigshoffen, Montagne-Verte, des agglomérations ouest et nord proches, Lingolsheim, Ostwald, Schiltigheim et Bischheim. Certains venaient par le train de Brumath, Mundolsheim et Vendenheim, ce qui leur permettait souvent d'arriver en retard.

Ce regroupement forma rapidement, par la faiblesse de certains profs, la classe la plus réputée de la Oberschule.

*Nous n'osions chahuter les profs d'outre-Rhin, même pas Fraülein Gädecke, toute jeune et énergique Berlinoise, qui nous charmait probablement aussi avec sa façon provocante de s'asseoir sur les tables, de montrer ses jambes en posant ses pieds sur les chaises tout en remontant sa jupe.*

Son père était un des proches collaborateurs du Gauleiter Wagner, ce que nous ignorions à l'époque.

Pendant les cours de mathématiques de Herr Professor Kohl (au moins 1,90 m et des mains comme des battoirs), on aurait pu entendre les mouches voler.

De temps en temps, il y avait distribution d'heures d' « Arrest », voire de « Karzer ». Les premières consistaient à sacrifier l'après-midi de libre et à passer deux heures dans la salle de Sciences naturelles, à changer les étiquetages en compagnie de la mignonne prof de Sciences naturelles. que tout le monde adorait. Quelle punition !

En revanche, des heures de « Karzer », consistaient à passer des heures seul dans une salle de classe avec un devoir à remettre, donné par le prof. qui avait décidé de la punition. Et il fallait surtout le terminer avant d'être libéré !

Notre salle de classe avait évidemment été maintenue en face du bureau directorial. Les rituels étaient immuables. Interdiction durant l'interclasse, surtout pour notre 2 C, puis pour notre 3 C, de fermer la porte de la salle.

Un des élèves des premiers rangs se dévouait pour faire le guet à la porte et surveiller le couloir. Lorsqu'il quittait son poste pour se précipiter vers sa chaise, nous savions que le prof arrivait et chacun regagnait sa place.

Gare à celui qui avait manqué de vigilance ! Celui qui apercevait le prof en premier était chargé de hurler : « Achtung ! » et tout le monde devait se trouver au garde-à-vous à son emplacement. Le prof nous adressait un salut nazi, bras droit tendu : « Heil Hitler ! » et nous répondions en chœur : « Heil Hitler ! » ou quelque chose de ressemblant.

*Un seul prof escamotait ce salut, pourtant obligatoire. L'idée de se moquer de lui ne nous serait pas venue, tant son bonheur d'enseigner était convaincant. C'était un tel puits de science et un pédagogue émérite ! Il avait l'habitude d'entrer dans une classe calme, montait sur l'estrade, levait son bras droit tendu comme pour le salut nazi et le laissait retomber en disant : « Setzt Euch ! ». Il nous apprit l'allemand, en laissant souvent*

## Le bombardement

*« Lundi, le 25 septembre 1944, Ostwald a payé un lourd tribut à la guerre. Des escadrilles américaines ont bombardé le sud-ouest de Strasbourg et notre commune. Nul ne sait et ne connaîtra jamais les motifs de l'erreur tragique*

## La Libération le 23 novembre 1944

*Rémy Schwartz à Ostwald : « Mon père fut ainsi réquisitionné, en octobre 1944. De Strasbourg un train les a transportés à Plainfaing près de Saint-Dié dans les Vosges. Mon père et ses collègues furent hébergés dans la salle de cinéma de cette commune. La nuit des Cosaques volontaires de l'armée allemande les surveillaient. Le jour, ils installaient des barbelés, creusaient des tranchées, exécutaient toutes sortes de travaux défensifs. »*

Le 22 novembre, les blindés répartis en quatre colonnes traversent les Vosges par des chemins en lacets, à flanc de montagne. Saverne est pris à revers.

Le 23 novembre la 2<sup>ème</sup> DB est au pied des Vosges, dans la plaine d'Alsace. Leclerc lance **la charge sur Strasbourg**. Vers midi, les colonnes ont atteint Strasbourg.

À 14 h 30 la 2<sup>e</sup> DB tient les points stratégiques de la ville et le drapeau tricolore flotte sur la cathédrale.

Après avoir réduit les derniers ilots de résistance dans Strasbourg, une colonne de la 2<sup>e</sup> DB passe à Ostwald pour élargir la percée en direction du sud. Elle fait un court arrêt à Ostwald. Les enfants admirent les chars, s'efforcent de parler et de se faire comprendre par les soldats qui leur distribuent du chewing-

*de côté les livres officiels, et nous enseigna le latin avec enthousiasme . Et nous savions tous « Die Glocke » de Schiller sur le bout des doigts. Il fut d'ailleurs le seul prof que nous retrouvâmes au Lycée Kléber après la Libération. Plusieurs d'entre eux qui avaient fait du zèle politique disparurent de l'enseignement ».*

*qui a été commise ce jour ».*

**Les témoignages rassemblés dans les pages suivantes évoquent ce drame qui a coûté la vie à 13 Ostwaldois.**

gum et des tablettes de chocolat.

De fin novembre à décembre 1944, la proximité de soldats « alliés », français et américains, est rassurante pour la population. Les Allemands, les « amis » des Nazis et les cadres administratifs dont le curé Kuven, ont quitté la commune et traversé le Rhin. Les FFI règlent les affaires courantes. Mais déjà se multiplient les rivalités personnelles et les revanches !

Au printemps 1945, l'Allemagne nazie prise en tenaille par la progression des armées alliées à l'ouest, la ruée des armées soviétiques à l'Est, s'écroule et capitule.

D'après Henri Hervy, aumônier du groupe aérien GR2/33 Savoie, le clocher de l'église catholique d'Ostwald fut l'un des premiers à carillonner pour saluer la capitulation allemande.

Il avait organisé une excursion au Mont Ste Odile. Sur le chemin du retour, le groupe s'arrêta à Ostwald, dans un café pour se rafraîchir. Là, aux environs de 15h, la radio annonça la capitulation allemande. L'aumônier, accompagné de quelques hommes alla trouver M. le Curé pour faire sonner les cloches.

**Lire les récits des témoins p. 12 à 35.**

# Le bombardement du 25 septembre 1944 Parole aux témoins

## Rémy Schwartz

*Il habitait quai Heydt*

**Lundi, le 25 septembre 1944.**

***Ostwald paie un lourd tribut à la guerre. La commune subit un bombardement effroyable par des escadrilles de bombardiers américains. Pour Remy Schwartz, « nul ne sait et ne connaîtra jamais les motifs de l'erreur ».***

Rémy Schwartz : « J'écoissais des haricots dans la cuisine. Il pleuvait et le ciel était très bas. Vers midi les sirènes annoncent une pré-alerte. Des avions nous survolent et le ronflement de leurs moteurs nous laisse penser qu'ils volent à basse altitude.

Tout à coup, le bruit provoqué par l'explosion de bombes nous fait sursauter. Elles viennent d'être larguées sur Lingolsheim où elles ont occasionné beaucoup de dégâts et de morts. Je me précipite dans la cour, emmenant mon petit frère et rejoins ma mère qui fait la lessive dans un endroit de la grange aménagé en buanderie. Les explosions sont maintenant proches, épouvantables. Des tuiles, toutes sortes d'objets volent autour de nous. Une fumée noire et irrespirable nous envahit. Je ne voyais plus rien.

### **Dans la rue des Jardins**

Lorsque le vacarme s'estompe, des cris font suite aux explosions. Dans la rue des Jardins,

juste derrière notre verger, une scène épouvantable : une bombe a détruit la maison de Mme Mangold.

Ayant rejoint un abri à côté de sa maison, Mme Mangold constate qu'elle a oublié les cartes d'alimentation. Son fils Alphonse lui dit : « *Reste maman, je vais les chercher* ». Il sort au moment où une bombe s'écrase sur leur maison.

Alphonse reste introuvable. Sa mère désespérée l'appelle en vain. Tous le cherchent sous les décombres. Mais ce n'est que le soir qu'on le retrouve de l'autre côté de la cour, mort et aplati contre le mur.

Ce malheur a quand même eu un côté miraculeux.

À quelques mètres à côté de l'impact de cette bombe, une quarantaine de personnes avait trouvé refuge dans un abri. Elles en sont ressorties indemnes ! À l'autre extrémité de la rue des Jardins, la maison de M. Mathern a

également été détruite. Là aussi, des parents hurlent : « *Odile (Beisser) est morte !* ».

Autour de nous, dans un périmètre de 50 mètres, 6 bombes sont tombées. Elles ont creusé d'énormes cratères remplis d'eau. Notre maison et la grange ont subi d'importants dégâts. Beaucoup de tuiles se sont « envolées ». Elles doivent être remplacées avant que la pluie se mette à tomber.

### **Des incendies à Strasbourg**

Ma mère m'envoie chercher mon père qui travaillait à la brasserie Freysz, route des Romains à Koenigshoffen. J'ai pris sa bicyclette et suis parti. Quel désastre ! Jusqu'à la rue de l'Île des Pêcheurs j'ai dû me faufiler entre les cratères et les décombres. Ensuite la route était dégagée : le quartier nord de la commune n'avait pas subi de dégâts.

Rue du Schnokeloch, j'ai vu d'énormes nuages noirs provenant d'incendies à Strasbourg. La Ville aussi a subi le bombardement. Arrivé à la brasserie, les collègues de mon père m'ont entouré et demandé des nouvelles. Mon père me voyant de loin est arrivé en courant. En m'embrassant il me demande : « *Vous êtes tous vivants ?* ». Un instant émouvant !

Son patron arrive aussi et me demande ce qui se passait. L'ayant informé, il donne tout de suite congé à mon père et l'assure, si nécessaire, de son aide.

À la maison, nous avons encore des tuiles provenant d'une vieille remise démolie peu de temps auparavant. Nous les avons utilisées, immédiatement, pour remplacer celles de la maison d'habitation. Le soir même, le toit de notre maison était à nouveau étanche.

### **Des poissons flottaient sur l'eau**

Je suis encore descendu sur les bords de l'Îll où nous avons amarré notre barque. Dans quel état se trouvait-elle ? Des bombes étaient tombées à proximité et elle était aussi endommagée. J'ai constaté que beaucoup de poissons flottaient sur l'eau, ventre en l'air : eux aussi, avaient été victimes des explosions. Je suis rentré prendre un seau et je l'ai rempli de

poissons ramassés au bord de la rivière. Cette pêche nous a procuré plusieurs fritures.

Le samedi après-midi qui a suivi le bombardement, mon père et moi remplacions encore des tuiles sur la remise attenante à la maison. Vers 18 h, quatre chasseurs bombardiers ont lâché 10 bombes. Nous avons entendu un sifflement terrible suivi d'un grand silence. Deux de ces engins sont tombés sans exploser à 25 m de chez nous, dans le jardin des voisins. Les impacts étaient bien visibles et les habitants du quartier sont accourus pour voir. Chacun commentait l'événement lorsque des cris ont interrompu l'agitation. La police allemande nous sommait d'évacuer les lieux, les environs immédiats et même la maison. Elle craignait que ces bombes soient à retardement. Nous avons donc obéi et déménagé à 100 m de chez nous chez une tante de ma mère.

### **Des bombes de 250 kg**

La nuit mon père est retourné chez nous pour assurer le gardiennage : les vols de lapins étaient fréquents et il voulait les éviter. Après une dizaine de jours, les bombes furent déterrées par des maquisards français prisonniers. On leur a promis la liberté s'ils font ce travail dangereux. Une sentinelle allemande se tenait naturellement à proximité. Une fois dégagées, un artificier allemand les a désamorçées. Chacune de ces bombes pesait 250 kg. Encore un miracle qu'elles n'aient pas explosées !

### **Les classes sans portes ni fenêtres**

À la rentrée, en octobre 1944, les salles de classes n'ayant plus de portes et de fenêtres, la toiture n'étant plus étanche, les cours sont suspendus !

Depuis le bombardement, les offices religieux ont lieu dans la grande salle du Hussard. Les vitraux de l'église ont été remplacés par des planches et le curé compte bien réutiliser le lieu de culte au plus tôt. Les abords sont encore en très mauvais état. Les communiantes débarrassent les décombres et aménagent l'accès à la sacristie. »

# Raymond Erb

« J'ai passé mon enfance rue de Belfort au Kirchfeld »



La mairie et ses abords ont été détruits lors du bombardement.

Je suis né en 1933, et j'ai passé mon enfance rue de Belfort dans le Kirchfeld. Mes parents y ont construit une maison en 1938, juste à côté de mes grands-parents. Les deux sœurs de ma grand-mère étaient également établies dans la même rue avec leur famille ainsi que mes arrière grands parents.

Derrière chez nous, les champs du Kirchfeld et la forêt de la Nachtweid étaient nos terrains de jeux préférés.

Ce 25 septembre 1944, je ne l'ai pas oublié. Ce jour-là nous n'avions pas classe ! J'avais décidé d'en profiter pour aller me promener dans les champs ou la forêt. Arrivé rue d'Illkirch j'ai changé d'avis et me suis rendu chez mon copain Paul Jehl. Il habitait au centre du village juste à côté de l'église et du dépôt d'incendie. Dans la cour, il avait un bassin dans lequel il avait des poissons rouges. Nous étions là à les regarder.

## « Vite dans la cave »

Il devait être environ 10 heures 30 lorsque, soudain, nous avons entendu le grondement des avions venant de Lingolsheim. Et, de suite, dans le lointain, de puissantes explosions. Nous avons appris plus tard que la ville de Lingolsheim avait été bombardée.

C'est une attaque aérienne. Cette fois c'est vraiment sérieux. Nous nous réfugions vite

dans la cave. Nous sommes là, Paul, sa maman, Anneliese Kolb, sa tante et moi. Quatre personnes. L'attente ne sera pas longue, à peine dans la cave, les avions sont déjà au-dessus de nous, et les bombes tombent sur Ostwald. Ces instants sont difficiles à décrire !

Une succession d'explosions dont certaines près de chez nous. Un vacarme énorme, assourdissant. Le bruit d'immeubles qui s'écroulent, la terre qui tremble, la poussière qui rentre par le soupirail et se répand partout. Un gros nuage de poussière, l'angoisse, et puis le silence.

## Un tas de ruine

Les bombardiers sont maintenant loin. Nous sortons de notre abri, traumatisés mais sans égratignures. Il y a des tuiles partout dans la cour et dans la rue. Une bombe est tombée à une vingtaine de mètres de la maison entre l'église et le magasin du laitier Beiser. La maison qui fait le coin rue de Strasbourg (rue Leclerc actuellement) et la rue de Lorraine est un tas de ruines, la maison voisine aussi.

La mairie à l'angle de la rue de Strasbourg et la rue des Vosges n'est plus. La maison qui se trouve dans la cour du restaurant *À la Rose* est en ruine. Plus loin c'est la boulangerie Kauffmann et les deux maisons en face qui sont touchées. Mais à ce moment, nous n'en savons pas davantage.

L'oncle du Paul, Armand Kolb est arrivé rapidement. Il est chauffeur d'autobus et fait la navette entre Ostwald et le Roethig. Il nous trouve sains et saufs et me ramène rapidement chez moi, devinant l'inquiétude de mes parents. Nous passons devant la maison Dannicher à côté du restaurant au *Poirier*. Ce n'est plus qu'un tas de décombres. Quand nous arrivons rue Sand, ma mère et mon « opa » arrivent à notre rencontre. Ils étaient partis à ma recherche et bien inquiets, ne sachant pas vraiment où j'étais allé.

### **Un camarade parmi les victimes**

Chez nous, la maison a souffert. Les vitres sont cassées, les portes endommagées, des tuiles se sont envolées. Une bombe est tombée à proximité dans le jardin de Philippe Probst, notre voisin. D'autres sont tombées plus loin dans les champs du Kirchfeld et dans la forêt.

Les jours suivants nous apprenons que ce sont deux cent bombes explosives de gros calibre (pas de Brandbombe) qui ont été larguées sur Ostwald, qu'il y a 12 morts. Notre camarade de classe Pierre Speisser de la rue des Vosges est parmi les victimes.

Les dommages sont considérables. Maintenant il faut réparer tant bien que mal. On met du Rollglas sur les fenêtres et on répare les toits. L'école a aussi été touchée. Les cours ne se font plus régulièrement. L'église est également endommagée. Une bombe est tombée à l'intérieur sans exploser. Durant plusieurs mois, le dimanche, la messe est célébrée dans la salle du Hussard.

Deux mois après ce tragique jour de septembre, la 2e DB est à Ostwald. Nous sommes libérés. Je viens d'avoir 11 ans.

Témoignage recueilli par JM Waldisberg



*Au premier plan, le dépôt d'incendie à côté de la maison Kolb endommagée (1 rue de l'Église).*

*Photo Régine Jehl*

# Fernand Schaeffer

*Il habitait du côté de la rue d'Alsace, rue de Sand*



*Les premières bombes sont tombées rue de Lingolsheim.*

Archives Pierre Pauli

## ***Ce bombardement a fait treize victimes.***

***« Je dédie ce reportage à Pierre Speisser « Wickerpierel » de la classe 1933 qui, ce jour-là, a trouvé la mort avec quelques membres de sa famille au 22, rue des Vosges. »***

Fernand Schaeffer : « Depuis quelques mois, tous les soirs, on allait dans un abri situé derrière la rue d'Illkirch vers la forêt. Presque tous les soirs les bombardiers passaient au-dessus pour déverser les bombes sur les villes allemandes. Au loin on voyait des torches lumineuses vertes ressemblant à des sapins qui étaient d'abord hachés par les avions.

Un jour, il y eut le passage dans la commune d'Ostwald d'une colonne de véhicules blindés et de camions des militaires allemands. Certains sont restés, notamment les camions transportant l'essence.

Un petit avion de reconnaissance passait au-dessus du village. Il volait à basse altitude. Peu de temps après, c'était le drame.

### **Chez le voisin boulanger**

Malgré mon jeune âge, 10 ans, dès que je

n'allais pas à l'école, je donnais un coup de main à notre voisin boulanger, M. Kayser (angle rue d'Alsace, rue de Sand) « D'Dannle ».

C'était la corvée de bois, le pesage, pétrir la pâte et sortir les miches du four, c'était dans mes possibilités.

Le père du boulanger, la belle-fille et un manoeuvre s'occupaient de la marche de l'entreprise. Pendant ce temps, le fils, Albert Kayser, était incorporé de force dans la Wehrmacht.

La dernière fournée était en cuisson quand soudain la sirène se mit à hurler. Jules Kayser nous donna l'ordre d'aller dans la cave avec « Madame » et ses deux enfants. Il nous a dit qu'il nous rejoindrait dès qu'il aurait sorti le pain.

Le bombardement ne dura qu'une bonne quinzaine de minutes.

### « On croyait que c'était la fin du monde »

Hélas, c'était allé très vite. Un ronronnement lourd se rapprochait à toute vitesse. Des sifflements, des explosions, tout tremblait même la terre. On croyait que c'était la fin du monde.

Quand le calme fut revenu, nous sommes sortis de nos caves pour constater les dégâts. Nous étions à environ 100 m du premier impact. Dans nos maisons, toutes les vitres étaient brisées, les portes arrachées et beaucoup de tuiles jonchaient le sol.

Je suis allé vers la rue de l'Église, il y avait la maison des Damischer complètement à terre. Par miracle, toute la famille était sortie sans trop de problèmes. Les maisons avoisinantes étaient très touchées.

La toiture de la maison des sœurs garde-malades était bien endommagée. On faisait souvent appel aux sœurs qui se dévouaient corps et âme pour soigner les blessures. Ce jour-là elles ne chômaient pas. Je proposais aux sœurs Pierre, Morand et Casilda de trouver quelqu'un pour refaire la toiture provisoirement. Il pleuvait pas mal ce jour-là. J'ai demandé à Walter Potes, maçon, s'il pouvait le faire, et à quelques autres personnes. Moi-même j'ai fait le manœuvre. C'était difficile de trouver des gens car il y avait beaucoup à faire.

### Rue du Maréchal Foch, rue des Vosges, rue de Lingolsheim

Les bombes sont surtout tombées rue du Maréchal Foch, rue des Vosges, rue de Lingolsheim et tout autour de l'église jusque vers le cimetière. Les dégâts étaient considérables. Tout le monde a retroussé les manches.

Une bombe a même traversé la toiture de l'église pour se terrer à côté de la sacristie sans exploser. Il y a eu quelques bombes qui n'ont pas explosé. Heureusement, quelques-unes sont tombées hors agglomération.

Des prisonniers politiques incarcérés dans les prisons de Strasbourg sont venus peu de temps

après pour les déterrer et les désamorcer. Parmi les démineurs, un ancien habitant d'Ostwald, Monsieur Menetre. C'est lui qui neutralisait les bombes qui n'ont pas explosées, à ses risques et périls. Les prisonniers étaient assez affaiblis suite à leur détention, surtout à cause des sévices et du manque de nourriture.

Je suis allé voir le gardien et j'ai demandé si on avait le droit d'amener de la nourriture pour

les prisonniers. Il me dit : « *Vous venez me voir et j'appellerai quelqu'un car vous ne pouvez pas les approcher vu le danger* ».

Nous n'avions pas grand-chose à leur offrir. C'était la guerre et le rationnement.

Avec quelques copains nous sommes allés au château pour demander à René Darbois s'il pouvait et voulait nous épauler. Tout de suite une réponse positive. « *Mais revenez ce soir quand il fera nuit et discrètement* ».

En revenant le soir, il nous a félicités pour cette initiative. Heureusement, nous étions à plusieurs pour tout porter.

### Des victuailles pour les prisonniers

Petit à petit, nous avons fait parvenir ces victuailles aux prisonniers. C'était formidable.

Après la libération, j'ai demandé à Monsieur Menetre s'il n'avait pas eu peur pendant le déminage. Certes, disait-il, mais à côté de Schirmeck, ce n'était rien.

René Darbois était le dernier maire de la commune d'Ostwald avant l'invasion de l'armée hitlérienne. Il était aussi le propriétaire de l'herboristerie bien connue, « *Schloss Inselburgtee* » où il employait quelques personnes d'Ostwald.

Peu de temps après la libération, M. Darbois avait l'habitude de chercher le lait à la ferme Gaessler, « *s'Mooge schier* ».

Un dimanche matin, quand il sortait de la ferme avec son bidon de lait, quelques énergumènes ivres sortant du restaurant *Le Poirier* se sont rués sur lui pour le corriger et le blesser.

Ces gens, de vrais voyous qui voulaient faire la justice prétendaient que René Darbois était un pro allemand. Il ne sortait pas souvent et ne dénigrait pas bêtement les Allemands. Les piliers de bistrots voulaient dire qu'il avait collaboré « Gschweweld », passons.

Si seulement René. Darbois pouvait revoir le le château tel qu'il est maintenant.

Après le bombardement. La mairie a été provisoirement installée dans un baraquement situé en face de l'ancienne mairie, place De Gaulle.

Il y eut un grand nombre de destructions, une école et trois à quatre maisons rue du Maréchal Foch, quelques maisons rue des Vosges, rue de l'Église et surtout autour de l'église : le bureau

de la Poste, la mairie, la rue de Normandie. Il a fallu quelques mois pour tout déblayer.

*Des années après la guerre, des travaux de terrassement rue de Général Leclerc ont mis à jour une bombe de 500 kg.*

## In Ostwald : Eine 500-kg-Bombe auf einer Baustelle gefunden



Die Arbeiter, die mit den Terrassierungsarbeiten in der Rue du Général-Leclerc in Ostwald beschäftigt sind, haben sich noch nicht von ihrer Überraschung erholt. Am letzten Mittwoch entdeckten sie beim Ausheben eines Grabens eine sehr grosse Bombe, die sich seit dem letzten Krieg in 50 cm Tiefe befand. Die Bombe, mit einem Gewicht von einer halben Tonne, war noch funktionsfähig und enthielt noch den Zünder. Die Minenräumspezialisten der Präfektur in Colmar wurden sofort verständigt und haben den Mechanismus demontiert, um jedes Risiko zu vermeiden.

Gestern kamen sie, um die Bombe abzuholen, die entschärft werden soll. Wegen der Grösse der Bombe ein schwieriges Unternehmen.

(Photo DN)

# Roger Fischer

## *Souvenir d'un jeune de huit ans du Kirchfeld*

Le 25 septembre 1944, à 2 jours de mon 8<sup>ième</sup> anniversaire, notre village a subi son premier bombardement dont je me souviens très bien et qui est resté gravé dans ma mémoire.

Nous habitons dans la maison à colombage accolée au restaurant « le Poirier », ma grand'mère au 1<sup>ier</sup> étage et nous au rez-de-chaussée dans la rue de l'Église.

Ce matin-là, ma mère et ma grand'mère sont allées au jardin près du restaurant de l'Écureuil pour chercher des légumes tout en nous recommandant de ne pas sortir de la maison.

Ma sœur de 5 ans ne me laissa pas de répit, elle voulait absolument voir les soldats allemands stationnés dans le jardin du presbytère avec camions, chevaux et attelages.

Nous sommes sortis par la fenêtre de la chambre qui n'était pas très haute.

### **Un fracas épouvantable**

À peine arrivé les sirènes annonçaient le pré alarme (Voralarm) et aussitôt on entendait le bruit des avions bombardiers qui lâchaient leurs bombes sur Lingolsheim. Les soldats couraient dans tous les sens, une voiture blindée à chenilles s'est arrêtée à l'entrée de la ferme Abt. Les militaires ont couru se réfugier dans l'abri des Abt.

Plusieurs dames nous ont dit de rentrer vite à la maison. François Rinn qui était de quelques années plus âgé que moi a couru avec nous. Nous sommes descendus la rue qui longe le grand mur du jardin du presbytère, les avions se rapprochaient dans un vrombissement infernal, nous avons paniqué et nous nous sommes réfugiés sous le fronton en grès des Vosges de la petite porte d'entrée du jardin du presbytère.

François nous dit qu'il ne faut pas rester debout car il y a risque d'éclatement des poumons. Nous avons couru de toutes nos forces vers notre maison distante d'environ 150 mètres, arrivés à la descente de la cave les premières bombes tombaient sur le village dans un fracas épouvantable, la déflagration de la bombe qui était tombée sur la maison voisine nous a projetés au fond de la cave.

Après le passage des bombardiers nous sommes sortis de notre abri encore tremblant de peur, quel spectacle désolant. De la maison des Danischer d'à côté il ne restait qu'un grand cratère. En cas d'alarme, les habitants de cette maison avaient l'habitude de se réfugier dans l'étable des chèvres (qui avait un plafond en béton), par chance ce jour-là, la voisine d'en face Mme Oswald, leur a proposé de venir dans leur cave, ce qui leur a sauvé la vie, car les chèvres étaient toutes mortes.

### La mairie avait été bombardée

Notre maison était très endommagée, le toit a été soufflé et il y avait beaucoup de gravats au grenier, toutes les vitres étaient cassées, le reste de la maison à colombage a bien tenu, peut-être parce que le côté nord était accolé au mur païen d'environ 1m de large.

Ma grand'mère m'a proposé de l'accompagner à la place Mangold pour s'assurer que sa belle-fille Georgette (qui était également ma marraine) allait bien.

En arrivant à l'église nous avons eu un grand choc, la mairie a été bombardée ainsi que la maison en face, toutes sortes de documents étaient éparpillés sur le sol, j'ai gardé le souvenir de M. le curé Kuven en soutane, portant un casque militaire et une pelle à la main pour aider à déblayer.

Nous avons continué notre route et avons découvert que le restaurant Probst avait aussi reçu une bombe. Ma marraine qui habitait sur la place, en face du restaurant, n'a pas été touchée et était saine et sauve.

Au retour nous avons vu que la rue des Jardins a également été touchée. À la maison nous avons rangé tous les objets qui ont été éparpillés par la déflagration, nous avons collé des cartons aux fenêtres.

Plus tard j'ai aidé à mettre les fenêtres dans une charrette et à les transporter chez l'entrepreneur Willm pour faire poser des vitrages provisoires.



*Maison endommagée rue de Neudorf.*

*Archives Francine Matter.*

# Robert Barth

*Il habitait au nord de la commune, dans le quartier du Gériq*

*Le bombardement avait aussi  
détruit les canalisations.  
Archives Francine Matter*



Le 25 septembre 1944, à Ostwald, aux environs de 11 h, les enfants du quartier Gériq dont je faisais partie (près de l'actuel bureau de la Poste), jouaient devant le 66, rue Adolf Hitler Strasse (actuelle rue du Général Leclerc, et domicile familial). Le temps était maussade, le plafond des nuages très bas.

C'est à ce moment que les sirènes ont annoncé une pré-alarme (Vor-Alarm). Mes camarades sont immédiatement rentrés chez eux.

## **« J'ai vu tomber de grosses billes... »**

J'étais resté sur le pas de ma porte. J'entendais le bruit des avions qui provenait de la direction de Lingolsheim. Soudain, j'ai vu tomber de grosses billes à travers les nuages. Je suis rentré en hurlant à ma mère : « *Il faut nous réfugier à la cave* ». Ces billes étaient en fait des bombes qui tombaient sur Lingolsheim. À peine arrivés à la cave, les bombes commençaient à tomber sur Ostwald. Nous étions 7 personnes dans notre cave, dont ma mère, ma sœur cadette et moi, et ma sœur aînée avec ses 3 enfants. Le mari de ma sœur aînée était incorporé de force dans la Wehrmacht, et n'est d'ailleurs jamais revenu.

## **L'air était devenu irrespirable**

Nous étions blottis ensemble dans un coin de la cave, les petits protégés par les aînés. À un certain moment, sous la force des explosions, la petite fenêtre de la cave a été projetée vers l'intérieur, suivie de gravats et de beaucoup de poussière ; l'air était devenu irrespirable.

Après l'arrêt de l'explosion des bombes et l'éloignement du bruit des avions, nous sommes risqués à remonter de la cave. Les dégâts dans la cuisine étaient terribles.

Plus de vitres aux fenêtres, les portes ne tenaient plus dans leurs gonds, la cheminée de la cuisinière gisait par terre, et comble de tout pour l'adolescent que j'étais, le déjeuner, surtout la tarte au fromage que ma mère venait de préparer, était irrécupérable, car recouvert d'une couche de poussière et de divers gravats.

## **Heureux d'avoir survécu**

Finalement, nous étions surtout heureux d'avoir survécu à cet assaut, et d'être tous sains et saufs. Nous sommes ensuite sortis à l'extérieur pour constater les dégâts immenses laissés par les bombes des avions américains. Partout des morceaux de tuiles étaient tombées des toits, la route était parsemée de gros débris, les câbles du trolleybus gisaient, emmêlés de morceaux de bois ou autres. Une conduite en fonte était plantée dans la façade de la maison en face de la nôtre. Ça sentait la poussière mélangée au gaz. La pluie tombait tout doucement.

Nous avons appris par la suite qu'aucun blessé ou tué n'avait été à déplorer dans notre environnement immédiat. Pourtant, une dizaine de bombes étaient tombées dans un rayon d'environ 200 mètres.

Une bombe était tombée à l'endroit de l'actuelle boîte aux lettres du parking de la Poste, en causant d'énormes dégâts matériels.

Il ne restait que les murs de la maison lui faisant face. Dans la rue de Neudorf, une bombe était tombée à côté d'une maison jumelée, qui a été partiellement soufflée par l'explosion. Deux chalets en bois se trouvent aujourd'hui en lieu et place de cette maison. Les autres maisons de cette rue ont toutes été touchées et étaient alors inhabitables.

### **Une bombe dans le jardin**

Pour ma famille, le plus dur restait à venir. En faisant le tour de la maison, j'ai découvert un engin dans le jardin, que j'ai pris pour un fût. En réalité, il s'agissait d'une bombe qui n'avait pas explosé et qui se trouvait à moins de 10 mètres de notre maison. Ma sœur aînée a averti un agent du Luftschutz (sécurité civile), qui veillait à la sécurité des habitants après ce genre d'incident.

Après avoir récupéré des couvertures, nous avons été pris en charge et rassemblés dans la petite forêt en face de l'actuel bureau de poste. Le soir, nous avons été dispatchés chez des particuliers dont les maisons n'avaient pas subi de dégâts. Ma famille et moi avons été logés au restaurant *Au Cheval Blanc*, rue de Lingolsheim.

Quelques jours plus tard, après le ramassage des bombes qui n'avaient pas explosé par des équipes de démineurs, prisonniers de guerre pour la plupart, nous avons été recueillis par mon frère aîné et sa femme, dans l'impasse du Melon, où nous attendions le retour de mon père.

### **Réquisitionné par l'organisation TODT**

Mon père, employé en tant que contremaître, avait été réquisitionné par l'organisation TODT, comme certains de ses collègues, pour la construction d'ouvrages destinés à faciliter le retrait des troupes allemandes, du côté de Saint-Dié.

Mon père n'a appris le bombardement d'Ostwald que quelques jours après. Dès qu'il en a eu connaissance, il a quitté immédiatement son poste pour rentrer. Cet acte était considéré, à cette époque, comme

une désertion et donc passible de sanctions pouvant aller jusqu'à la déportation.

Au retour de mon père, les choses ont évolué rapidement. Après s'être assuré que nous allions tous bien, il s'est attaqué d'abord à la toiture de notre maison qu'il a fallu étanchéifier avec des tuiles récupérées de maisons devenues inhabitables de la rue de Neudorf. Il a fallu remettre en place les portes, obturer provisoirement les fenêtres dont les vitres étaient brisées avec du carton... Il a également procédé au redressement du clapier et du poulailler !

### **Rendre la maison habitable**

Mon père a fait un énorme travail pour rendre de nouveau notre maison habitable car, après avoir étanchéifié la toiture, il fallait débarrasser le plancher du grenier des nombreux gravats essentiellement des poussières et les tuiles cassés et évacuer le tout avec la brouette vers le cratère le plus proche.

Mon père était ami avec l'entrepreneur Wilm qui avait son entrepôt presque en face de chez nous. Il a pu profiter de sa menuiserie restée intacte pour faire les réparations urgentes. Les vitres étaient brisées et les portes déglinguées.

### **Des cratères devenus des mares**

Après environ 2 semaines de rudes travaux, mon père a repris son travail habituel au Heyritz où il a pris la direction d'une équipe pour débarrasser les débris des rues du centre de la ville de Strasbourg. Il n'a heureusement pas été inquiété par la suite de son abandon du chantier près de Saint-Dié.

Les cratères de bombes, du moins la plupart, notamment ceux qui étaient facilement accessibles par une route ou un chemin, ont été remblayés. Ce n'était pas le cas des deux mares où, dans les eaux claires de la nappe phréatique, pendant de longues années, des générations de grenouilles, de tritons et de toutes sortes de bestioles ont vu le jour. Ces mares ont été détruites – et c'était insupportable pour beaucoup – lorsqu'on a construit l'allée du Bohrie.

# Pierre Pauli

*Il habitait dans la rue de Lingolsheim*



*Jeannette Maury née Oertel sur les gravats de la maison détruite lors du bombardement.*

*Archives Pierre Pauli*

Sous l'école, il y avait une cave où se trouvaient d'énormes rondins qui nous servait de refuge pendant la guerre. Tous les enfants, s'il y avait un problème, pouvaient s'y réfugier. Un jour, une bombe est tombée directement sur cette cave qui s'est alors entièrement effondrée. Heureusement il n'y avait pas classe ce jour-là.

Les souvenirs les plus marquants de ce temps de guerre restent les bombardements. Le 25 septembre 1944, j'étais au port du Rhin avec un paysan voisin, nos chevaux, et un chariot lorsque le bombardement a commencé. Nous avons pris le chemin du retour.

## **Projeté par l'onde de choc**

(...) Quand les bombes ont explosé, l'onde

de choc nous a projetés dans la cave toute proche, où se trouvaient d'autres réfugiés. Je suis tombé sur une fille. J'ai rougi.

Plus tard, en rentrant, la route était impraticable, alors nous avons emprunté les chemins à travers les champs

Tout le sol était parsemé de trous dus aux bombes. J'ai demandé qui avait bien pu les creuser ? Ma question pourtant sincère a bien fait rire le paysan qui m'accompagnait alors.

## **Une bombe sur le « Bunker »**

Nous avons vu en rentrant que notre maison était abîmée. Il y avait d'importantes fissures dans la maison et sur le toit. Les vitres avaient été soufflées, et nous les avons remplacées par un treillis vitré. Ma mère et ma sœur s'étaient réfugiées dans la cave de la maison voisine. À l'étage, tout avait été détruit. Ma petite sœur a

crié « les tuyaux d'eau ont tous explosé » ! Tout le monde a ri, car seul un pot de chambre resté dans l'escalier s'était renversé à cause du choc. Il n'y eut pas de blessés ici, mais plus loin dans la rue, une maison a été entièrement détruite. Il n'y eut aucun survivant.

Dans notre rue, un monsieur avait fortifié un talus pour en faire un bunker car sa cave ouverte n'était pas sécurisée. Mais une bombe est tombée directement sur ce bunker.

Sa femme qui s'y était réfugiée a été déchiquetée et la chèvre est restée sauve. Le mari a aussi échappé à ce péril car il travaillait à ce moment hors du domicile.

Avec d'autres enfants j'ai couru voir les dégâts. Nous avons trouvé des restes humains dans l'arbre du jardin, et plus loin, une alliance encore autour d'un des trois doigts de la main. Bien que nous cherchions avec curiosité à savoir ce qui s'était passé, ce bombardement et ce corps déchiqueté nous ont choqués.

---

Pierre Pauli a d'autres souvenirs de cette époque.

« À l'école allemande j'ai été débaptisé et mon prénom est devenu Peter. Nous n'avions pas le droit de parler français là-bas, ou même de porter un béret, sous peine d'être convoqué.

Un jour, nous vîmes de loin un avion en train de tomber au niveau des carrières de sable de Lingolsheim. Avec d'autres enfants, nous avons couru pour voir ce qui s'était passé. Nous l'avons retrouvé encastré dans un pan de mur de la carrière. Un demi-mètre plus haut. Le pilote s'en serait sorti. Là, avec la violence du choc, ses yeux étaient sortis de sa tête. Nous avons ramassé des bouts de plastiques projetés au bord de la carrière. J'ai aussi récupéré les lunettes du pilote, qui étaient déjà en plastique.

### **La DCA à la sortie d'Ostwald**

La DCA (défense contre l'aviation), que nous appelions FLAK, était positionnée à la sortie d'Ostwald, vers la Montagne Verte. C'était la batterie de canons anti-aériens. À la Libération, les premiers éléments de reconnaissance sont venus dans cette zone. Un officier tenait un drapeau. Il s'est fait tirer dessus. À ce même endroit, en représailles, des Allemands d'une vingtaine d'années, au nombre de six ou huit,

ont été tués d'une balle dans la tête. Je revois encore leurs jeunes corps inertes joncher le sol. L'une de mes connaissances avait pris le porte-monnaie de l'un d'eux. C'était des incorporés.

Sur la FLAC, nous ramassions les obus pour en faire des fusées, mais aussi des grenades, pour aller pêcher au lac. Nous ramassions aussi des objets dans des baraquements, notamment des peintures, celles d'un jeune artiste. J'ai aussi pris le beau tableau de cheval qu'il avait peint.

Les obus n'explosaient pas, mais les grenades oui. Un de mes amis s'est fait arracher une main avec ces jeux.

Nous récupérions les paillettes noires dans les grands obus. Nous les mettions dans une boîte de conserve, puis nous allumions le tout à l'aide d'une tige pour en faire des fusées. Elles atterrirent chez le voisin qui devait alors ramasser toutes ces paillettes, et, pas content, il nous courait après.

Avec les madriers des maisons, nous fabriquions des balancelles. Mais il y avait des clous et lorsque j'ai voulu descendre, pour m'aider, mon ami m'a tiré. Mais un clou est resté accroché à ma main. J'ai eu très mal, et j'ai crié comme un fou. La cicatrice est toujours sur ma main ! »

Propos recueillis par Audrey Pauli

# Annette Pflieger

*Elle habitait au sud d'Ostwald, quai Heydt.*



*La maison d'Annette Pflieger après le bombardement.*

« Le 25 septembre 1944, il y a eu un bombardement sur une bande Lingolsheim – Ostwald. À Ostwald, les bombes sont surtout tombées autour de l'église jusqu'au château qui a été encerclé de bombes. Deux bombes sont tombées dans l'Ill et une juste après le pont d'accès au château. J'étais dans la cave chez les Darbois, le propriétaire du château.

Lors du bombardement, maman, et d'autres femmes ensachaient le thé au château chez Darbois. Comme j'avais très peur des bombes, j'ai couru au château avec mes amies.

Lorsque le calme était revenu, nous sommes rentrés à la maison et avons vu le désastre.

C'était horrible. Chez l'agriculteur Paul Kauffmann, le coin rue de Normandie – quai Heydt, a été soufflé par une mine aérienne. On comptait 8 morts.

Vite, une « Feldküche » avait été installée au Hussard. Les jours suivants, nous les jeunes, cherchions les tuiles transportées dans des brouettes. Il fallait recouvrir les toits.

Après le bombardement, il y avait une grosse lézarde dans un mur. Nous l'avons bouché avec du papier journal. Après la guerre, papa a acheté une baraque en bois qui était habitée jusqu'en 1959. »

**Souvenir partagé en 2014.**

# Jean-Jacques Matt

« Ma famille habitait rue Neuve »

*Le document est une attestation d'un léger dommage de guerre. Il est signé de la main de l'Ortsgruppenleiter, Fritz Hässig et porte le cachet du parti « Nationalsoz. Deutsche Arbeiterpartei » (NSDAP) qui avait la main mise sur tous les aspects de la vie de la commune.*


NSDAP, Ortsgruppe  
*Neudorf* Straßburg, den *28. 9. 44*

**Bestätigung**

Hiermit bescheinige ich dem - der - Vg. *Matt Pauline*  
Wohnung: *Hintergasse 11*  
verheiratet - ledig - geschieden - verwitwet - Kinder *1* Beruf:   
daß er - sie - am *25. 9. 44*

**einen leichten Fliegerschaden \*)**

erlitten hat.  
Der Schaden wurde festgestellt von: \_\_\_\_\_  
Folgende Gegenstände sind als besonders notwendig zu ersetzen: \_\_\_\_\_

 Unterschrift: *F. Hässig*  
Ortsgruppenleiter  
(Unterschrift ist handschriftlich zu vollziehen)

\*) **Totaler Schaden** bedeutet die völlige Zerstörung der Wohnung und der Verlust aller Einrichtungs- und Gebrauchsgegenstände, sowie den Verlust der gesamten Wäsche und Kleidung.  
**Schwerer Schaden** ist Zerstörung einzelner oder mehrerer Zimmereinrichtungen, sowie Verlust der gesamten — oder großer Teile — der Wäsche und Kleidungsstücke.  
**Leichter Schaden** ist der Verlust einzelner Möbelstücke, Einrichtungsgegenstände, Wäsche- u. Kleidungsstücke. Er wird auch dargestellt durch die Lage von Blindgängern vor dem Hause, die eine vorübergehende Benützung der Wohnung verbieten.

Kreisleitung Straßburg Berechtigungsschein für Fliegergeschädigte	Kreislt. Straßburg Berechtigungsschein für Fliegergeschädigte	Kreislt. Straßburg Berechtigungsschein für Fliegergeschädigte	Kreislt. Straßburg Berechtigungsschein für Fliegergeschädigte	Kreislt. Straßburg Berechtigungsschein für Fliegergeschädigte	Kreislt. Straßburg Berechtigungsschein für Fliegergeschädigte	
Bestellschein A 1 Pers.	Lieferschein A 2 Pers.	B Pers.	C Pers.	D Pers.	E Pers.	F Pers.

Les bombardements avaient commencé dès 1942 et avaient surtout visé les faubourgs industriels de la ville, Cronenbourg, Neudorf et la Meinau, avec comme cible principale les usines d'aviation Junkers. Mais une des dernières attaques, le 11 août 1944 atteignit aussi le centre de la ville et détruisit nombre de maisons.

Aucune explication rationnelle n'a jamais été fournie. Tragique erreur de l'aviation américaine ? Ces attaques provoquèrent plus de mille morts civils. Cela nous avait amenés progressivement à prendre les alertes au sérieux et à descendre aux abris tout en sachant que nos caves ne résisteraient pas à une bombe tombant sur la maison.

(...) Le matin du lundi 25 septembre 1944, je me trouvais, je ne sais pour quelle raison (ravitaillement, marché noir ?), à Neudorf, chez tante Liese, lorsque les sirènes se mirent

à hurler. Pré-alerte d'abord ! Neudorf avait déjà été bombardé précédemment, en même temps que la Meinau. Pourquoi alors une seconde fois ? On n'y croyait pas.

## La maison tremblait

Mon cousin Jean-Paul n'était pas là. Ma tante prit cependant ses cliques et ses claques et nous descendîmes à toute vitesse à la cave de l'immeuble. Elle avait bien fait de réagir sur le champ car les premières bombes tombèrent avant que l'alerte générale ne soit déclenchée. Tante Liese n'était pas loin de la crise de nerf. Où était Jean-Paul ? Chez ses tantes Ulrich ? La maison tremblait sur ses fondations, la poussière tombait de la voûte de la cave, la lumière s'éteignit. Des bombes explosèrent à proximité. Puis tout se calma, la fin de l'alerte !

Combien de temps cela avait-il duré ? Je n'en savais rien. En réalité, près d'une heure. Tante Liese voulut me retenir mais j'avais hâte de rentrer et de raconter mon aventure. Elle me conseilla d'éviter la Meinau, faubourg industriel qui, à son avis, devait être en ruine, et de passer plutôt par la ville. « Peut-être trouveras-tu un tram ? » disait-elle.

### **Terrible bombardement de Strasbourg**

Je me rendis compte, au fur et à mesure que j'avançais, de notre erreur. Strasbourg venait de subir le plus terrible bombardement de la guerre. C'était le centre de la ville qui avait été particulièrement touché.

Mon trajet de retour me fit déambuler entre les ruines, les monuments détruits, la place de la Bourse touchée, la place du Corbeau rasée, l'Ancienne Douane et l'actuel Musée Historique effondrés, dans un nuage de fumée et de poussière, la rue des Hallebardes impraticable à cause des façades des immeubles tombées sur la chaussée. Les Grandes-Arcades, la place Kléber et celle de l'Homme-de-Fer désertes. Je déambulais seul dans les rues. Des gens s'affairaient autour des ruines. En traversant la Place Gutenberg, je vis, derrière les ruines du « Schwowelâde » (la grande quincaillerie de la ville), que la maison à colombages où travaillait la fille de notre voisine, au Fossé des Tailleurs, était entièrement éventrée.

Sur les quais, mon bahut, la Karl-Roos-Oberschule flambait encore, ainsi que l'église St. Jean attenante. Le Faubourg-National, le restaurant du Schnokeloch, les abattoirs, partiellement rasés. Partout, une odeur de poussière et de brûlé.

Sorti de la ville, à la Montagne-Verte, je retrouvai des conditions normales, pas de traces de bombardement, mais toujours pas de tram. À mesure que je m'approchais du centre d'Ostwald, je vis que le clocher et le toit de l'église avaient été touchés par une bombe. Et quand, après plus de trois heures de marche

j'entrai dans la rue Neuve, je compris que là aussi, les bombardiers avaient raté leur cible industrielle, s'ils en avaient une.

### **Remplacer les tuiles manquantes**

Toutes les personnes valides étaient sur les toits des maisons, en train de remplacer les tuiles manquantes par celles prélevées sur des bâtiments annexes, quand cela était possible. Au 10 a rue Neuve, ma mère donnait un coup de main aux Bachmann pour remplacer les tuiles cassées et boucher les trous sur le toit de la maison d'habitation avec des tuiles prélevées sur la remise.

Je fus accueilli avec soulagement car tout le monde s'était fait un sang d'encre à mon propos. Comme on ne voulait pas les jeunes sur le toit, on me chargea de balayer les vitres brisées que le souffle des explosions de bombes tombées à proximité avait fait tomber à l'intérieur de la maison. Je pus comptabiliser les nombreuses réparations à effectuer sur les portes dont certains panneaux avaient été arrachés et dont les serrures avaient sauté parfois en même temps que les gonds.

### **« Trois morts dont un copain »**

Une bombe de 250 kg était tombée à une quarantaine de mètres de notre maison, dans le verger derrière le jardin, et elle n'avait pas explosé. Une chance ! Dans le cratère, on pouvait voir l'engin. Il fut désamorcé et enlevé quelques jours plus tard. Une autre bombe, en revanche, avait atteint la maison Wicker, rue des Vosges, à une cinquantaine de mètres à vol d'oiseau. Trois morts, Pierre, un copain, sa sœur et leur mère.

Personne ne se rendait, à ce moment-là, réellement compte de la gravité de l'attaque aérienne, car chacun était absorbé par ses propres problèmes. Quand on saura qu'il y avait eu 574 morts, 554 blessés, 270 maisons démolies, 225 gravement endommagées et 5225 touchées, que 2200 bombes étaient

tombées sur la ville et les environs en une heure, chacun a pu avoir sa petite peur rétrospective.

### **Plus de 200 bombes sur Ostwald**

Plus de 200 bombes de gros calibre avaient été larguées sur Ostwald et les effets furent terribles : 5 édifices publics, dont la mairie et un bâtiment d'école, 40 maisons d'habitation détruites, 85 maisons gravement endommagées et près de 300 légèrement. Ce jour fut aussi une catastrophe pour Lingolsheim. On pense (peu crédible cependant) que les aviateurs américains ont confondu, par temps gris, l'agglomération de Strasbourg avec celle de Ludwigshafen-Mannheim !

Commença alors une période de deux mois à l'atmosphère pesante. On sentait les Allemands aux abois et leurs acolytes alsaciens en déprime quant à leur avenir.

Vacances forcées ! De toute façon, mon bahut était carbonisé et les administrations avaient d'autres chats à fouetter que de chercher des locaux pour des élèves qui n'en demandaient pas. L'occasion de se retrouver quotidiennement dans une clairière de la Nachtweid pour des parties de foot. Et quand la fatigue s'installait, c'était le tour des jeux de cache-cache de notre invention, à assumer nos fantasmes d'indiens ou d'aventuriers. La vie continuait.

Les alertes quotidiennes continuaient à rythmer la vie des jours et des nuits. Souvent, quand on était rassuré en ce qui concerne la direction des avions, vers l'est, on restait à l'extérieur, cherchant à localiser les escadrilles dans la lumière des projecteurs, à compter les appareils. Et la nuit, le spectacle était fascinant : les balles traçantes des canons légers, les explosions des obus dans le ciel, parfois les faisceaux lumineux qui faisaient étinceler les bandes réfléchissantes lancées par les avions pour brouiller les premiers

radars en utilisation. Il nous arrivait d'entendre, avec le vent du nord, des rumeurs de bombardements lointains et on pensait à Mannheim, Ludwigshafen et Karlsruhe, les villes allemandes les plus proches.

### **Les lampes à acétylène**

Les coupures d'électricité devenaient de plus en plus fréquentes. Les bougies étaient rationnées voire introuvables. Notre seul moyen fiable d'éclairage étaient les lampes de mineurs, des lampes à acétylène. Tous les jours, pendant des mois, je fus chargé de l'entretien de ces engins, pas seulement des deux nôtres, mais aussi ceux des Bachmann, d'Emilie Rosenberger la soeur et ceux de la famille Griesemann qui s'était installée au rez-de-chaussée du N°10 après le décès du dernier parent Heitz. Il s'agissait de remplacer les hommes qui travaillaient. (...)

On avait réussi à faire remplacer les vitres brisées lors du bombardement. Des morceaux de carton et de contre-plaqué avaient provisoirement obstrué les fenêtres soufflées mais cela ne constituait pas une véritable protection à l'entrée de l'hiver.

Certains « prioritaires », membres d'organisations nazis, avaient eu leurs vitres remplacées depuis longtemps. Quant au remplacement ou à la réparation des portes, cela relevait des propriétaires qui attendaient le remboursement des dommages subis. Toutes les portes étaient fissurées, mais au moins on pouvait les fermer !

# Charles

*Il habitait dans le sud d'Ostwald*

« Vers 11 h j'ai entendu des avions. Quelques instants après, les premières bombes, mon grand-père, un oncle et des voisins couvraient la maison. Il fallait couvrir le plus vite possible parce qu'il commençait à pleuvoir. Il y avait un gâteau de quetsche sur la table, un second était dans le four. Il a brûlé. Les premières bombes, c'était chez Mme Spinner.

On nous a interdit, à nous les gosses, en cas d'alerte, de monter vers le sud parce qu'il y avait l'usine qui serait attaquée en premier.

On est allé dans la rue des Vosges. Pierre Speisser, un copain de classe, sa maman et sa petite sœur ont été tués. Son père et sa fille aînée étaient à Molsheim. C'était une vieille maison alsacienne. On disait chez les S'Wickers. Il y avait un petit dépôt de bière ».

# Edith Helfer

*Edith se trouvait au centre du village lors du bombardement.*

« Odile Beisser a été tuée, également la famille Keiff, Suzanne qui allait avec nous à l'école, sa maman et son papa qui habitaient dans la même maison.

Nous habitons près de la Poste qui se trouvait en face de l'église. Le bureau de Poste a été bombardé. Avec maman, nous étions seuls dans la maison. J'avais 9 ans et mon frère 7 ans. Heureusement, le facteur était là. Il nous a dit : « Allez dans la cave ». Louise Oertel qui a travaillé longtemps à la Poste était avec nous.

Le facteur est remonté, puis redescendu. Il y avait tellement de poussière, des objets volaient. On ne pouvait plus respirer. Au point que le facteur est remonté dans l'appartement, a cherché des serviettes et les a mouillées. Il les a ramenées à la cave pour nous les mettre sur la figure.

Le bureau de Poste a été détruit en même temps que la mairie et l'église. Un nouveau bâtiment a été construit par la suite. Une baraque a servi de mairie. »

# Liliane Herzog

*Sa famille habitait au centre d'Ostwald.*

Née en 1939, j'avais 5 ans lors du bombardement. Ma petite sœur avait un an. Nous ne pouvions pas nous réfugier dans notre cave. La nappe phréatique y était toujours apparente. En cas d'alerte, on allait nous abriter chez Alphonse Ehret, le marchand de cycles.

Le 25 septembre, lors de l'alerte, avec maman et ma petite sœur nous sommes allées dans cette cave. Mon papa est retourné chercher le biberon. Les bombes sont tombées lorsqu'il se trouvait à l'entrée de la cave. Le souffle était

tellement puissant qu'il a été projeté dans le cave. C'est mon souvenir d'enfant.

Lorsque nous sommes sortis, la maison Spinner était touchée. Mme Spinner est morte dans l'escalier. J'ai accompagné mon papa qui a sorti Mme Spinner. On l'a posé sur un brancard puis, avec la charrette, on l'a emmenée à un endroit proche de la ferme Abt. D'autres personnes mortes s'y trouvaient déjà. C'était la première fois que j'avais vu une personne morte. Ces images m'ont suivie toute ma vie.

Papa a sauté sur une mine 6 mois plus tard.

# Edmond Helfer et Alphonsine Thomas

*Ils habitaient rue Neuve*

Septembre 1944 : Lors de la débâcle des Allemands, des camions de transport de troupes étaient stationnés 2 ou 3 jours dans le village. Le dimanche, dernier jour de leur présence, un avion de reconnaissance américain survola Ostwald ; Alphonsine Helfer, ma grand-mère, en fit la remarque : « *Des esch jo ken Schwob, des esch jo e Amerikaner !* ». (« Mais ce n'est pas un Allemand, c'est un Américain ! »)

Le lendemain matin, lundi 25 septembre 1944 à 11 heures 45 du matin, dans un ciel de brouillard, des avions américains ont déversé environ 220 bombes de gros calibre sur le village...

(Témoignages des grands-parents maternels de Guy Maurer, rapportés en décembre 1978)

Les témoignages des grands-parents maternels de Guy Maurer, rapportés en décembre 1978 font aussi état d'un autre incident.

« Un matin, vers 11 heures, après une mission en Allemagne, un bombardier américain ayant des difficultés (moteurs hors service ?) traversa le ciel d'Ostwald à très basse altitude au niveau du pont de Graffenstaden. Les pièces d'artillerie anti-aérienne allemandes stationnées au sud du village (chemin de la Hardt) le prirent pour cible, et l'avion riposta avec ses canons de bord. Puis les pièces situées au nord (Stinkgraben ou Scheidgraben) tirèrent elles aussi : les obus passèrent à 30 mètres au-dessus du sol en un tir rasant les toits des maisons, mais l'avion ne fut pas touché. Néanmoins il ne parvint pas à dépasser le Gloeckelsberg ou les premières collines sous-vosgiennes. »

Ce témoignage date de la rédaction, en 1999, du livre Ostwald, Illwickersheim zu Sankt Oswald

## Jean-Pierre Maurer et Suzanne Helfer

Guy Maurer, fils de Jean-Pierre Maurer rapporte le témoignage de son père. Ce jour-là, le 25 septembre 1944, son père alors âgé de 14 ans, était en ville en compagnie d'un ami quand ils furent surpris par le bombardement qui n'a pas touché uniquement Ostwald, mais aussi les communes environnantes. À la fin de ce tragique événement, ils se dirigèrent aussitôt, à pieds bien évidemment, et pleins d'angoisse, vers leur village.

Arrivés à la Montagne-Verte, ils entendirent : « *In Ostwald steht nix meh uffracht !* » (A Ostwald il n'y a plus une pierre sur l'autre !). On peut imaginer leur émoi ! Aux environs de la voie ferrée de l'embranchement Gerig (expression locale, « *am Gleis* », désignant la voie ferrée qui n'existe plus de nos jours, et qui remontait la rue de l'Île des Pêcheurs), ils virent les premiers dégâts, mais ils furent soulagés peu après quand ils purent constater que leurs familles étaient sauvées et leurs maisons respectives épargnées bien que fortement endommagées.

Juste avant le début du bombardement, les parents de la grand-mère maternelle de Guy

Maurer étaient près du portail de la cour et virent les premières fumées s'élever au-dessus de Lingolsheim.

Ils eurent juste le temps de se précipiter dans la cave en criant : « *Es gebt Bombe !* » (Nous allons être bombardé).

La grand-mère était alors dans la buanderie derrière la maison. Elle vit des flammes, probablement provoquées par la chute d'une bombe tombée dans le pré à côté de leur maison, et seulement alors elle s'abrita à la cave.

Lorsque le bombardement avait cessé, la première chose que vit sa mère, âgée alors de 10 ans, lorsqu'elle remonta de la cave, fut la porte d'entrée de la maison qui était arrachée, ainsi que des débris de briques et de plâtre éparpillés.

Il n'y avait plus ni portes, ni fenêtres, ni vitres ; des murs étaient tombés, les toits n'existaient plus ; il y avait un trou de bombe dans le pré d'à côté ; la maison voisine avait tout un pan de mur défoncé.

## Raymond Muller

« *Nous habitons 13, quai Heydt* »

« Mes parents étaient sourds et muets. J'étais bébé. Je dois ma vie à l'une des religieuses, sœur Casilda qui était venue prévenir mes parents et nous mettre à l'abri. Notre maison avait été endommagée lors du bombardement. »

*Maison bombardée au 23a, rue  
de Lingolsheim.  
Photo Antoine Fuger*



# Le curé Kuven

*Il logeait au presbytère, à côté de l'église.*

## **Christian Kauffmann fait part des notes des curés d'Ostwald consignées dans les archives de la paroisse.**

Les archives de la paroisse restent muettes de 1928 jusqu'à 1944. La paroisse se serait-elle endormie dans une certaine léthargie ? Toujours est-il que ces archives reprennent après un véritable drame : le bombardement du 25 septembre 1944.

On y lit : « Terror- Bombenangriff auf OSTWALD. En l'espace de 5 minutes, 148 bombes, pour la plupart de gros calibre (de nombreuses bombes de 500 kg sur la partie habitée du village) ... ».

L'église subit des dégâts importants au niveau de la toiture et du clocher ; les vitraux et les portes volèrent en éclats ; un trou béant apparaissait dans un mur ; 3 ou 4 tableaux des stations, ainsi qu'un lustre et des bancs étaient anéantis. Le presbytère, lui aussi, fut endommagé.

Temporairement, les offices auront lieu dans la grande salle de la Maison des Œuvres.

Le curé Kuven a quitté précipitamment la paroisse avec les Allemands. Le 6 décembre arrive l'abbé Alfred Raugel qui devient le nouveau curé.

À l'église, les vitraux sont remplacés par des planches. Il faut attendre 1945, pour que le toit du clocher soit réparé et septembre 1946 pour que des nouveaux vitraux soient posés par la maison Ott frères. Ce n'est qu'en décembre 1946 et janvier 1947 que la toiture du chœur et de la nef seront réparées.

En septembre 1947 : travaux de maçonnerie et de crépissage. Juin-juillet 1948 : replâtrage du plafond et d'une partie des murs. En août-septembre : travaux de peinture et, en octobre, installation du nouvel orgue.

---

### Le texte du curé de l'époque

Eintragung von Pfarrer Küven ins Verkündigungsbuch

Am 25 September 1944, morgens um 11.34 Uhr verübten amerikanische Luftgangster ohne jeden militärisch gerechtfertigten Grund, im Zusammenhang mit dem Fliegerangriff auf Lingolsheim und die Stadtinnere von Stasburg, einen schweren Terror - Bombenangriff auf Ostwald. Innerhalb etwa 5 Minuten fielen 148 meist schwere (darunter zahlreiche 10 Zentnerbomben auf den besiedelte Ortsteil; 5 schwere Bomben gingen in nächster Nähe der Kirche nieder (Schulhaus, Rathaus, 15 m links vom Eingang, 3 m von der Seitenwand der

### La traduction

Le 25 septembre 1944, à 11h34, des gangsters américains, sans aucune justification et sans motif d'ordre militaire, opérèrent, en même temps qu'une attaque aérienne sur Lingolsheim et le centre-ville de Strasbourg, une grosse agression terroriste (Terror Bombenangriff) sur Ostwald. En l'espace de cinq minutes 148 grosses bombes, dont de nombreuses bombes de 10 quintaux, sont tombées sur la partie habitée de l'agglomération. Cinq grosses bombes tombèrent à proximité de l'église : sur l'école, la mairie, à 15 mètres à gauche de l'entrée, à 3 mètres du mur latéral côté femmes, en face de la maison des sœurs, sur les escaliers qui mènent à la sacristie dans le jardin du dans le jardin du presbytère. Cette bombe heureusement n'a pas explosé. Le clocher et la toiture de l'église ont été très

Frauenseite, genau über dem Krankenschwesternhaus, direct auf die Treppe zur Sakristei, im Pfarrgarten – diese Bombe war zum Glück ein Blindgänger). Turmhelm und Dach der Kirche hatten schweren Ziegelschäden, die Fenster und Türen waren zertrümmert, ein grosses Loch in der Seitenwand zwischen Oswaldaltar und Beichtstuhl, der Kronleuchter und 3-4 Kreuzwegstationen zerschlagen, die Seitenaltäre beschädigt, dazu noch etliche Bänke.

Das Pfarrhaus hatte grossen Dachschaden, zertrümmerte Fenster und Türen. Der Pfarrer kam gerade noch vom Kirchturm herunter und entging durch Gottes besonderen Schutz der schlimmsten Gefahr. Es kamen 13 Personen ums Leben (2 davon Protestante). An Gebäude schäden wurde amtlich festgestellt: 28 total, 35 schwer, 49 mittelschwer ( wie die Kirche) und 282 nicht geschädigt. Am 31. Sept. warf ein einzelness Jägerflugzeug 10 Bomben ab, gegen 18 Uhr, die sämtliche in nächster Höhe der Häuser in der Dorfmitte fielen, aber nicht explodierten und keinen Personen noch Sachschadeb anrichteten.

In tribulatione magno. Dei magno protectio.

endommagés, les fenêtres et les portes ont été fracassées, le mur extérieur a été percé d'un grand trou entre l'autel dédié à saint Oswald et le confessionnal, le grand lustre et 3-4 stations du chemin de croix ont été brisés, les autels latéraux et quelques bancs ont été endommagés.

La toiture du presbytère a subi d'importants dégâts, les portes et les fenêtres ont été détruites. Le curé venait de quitter le clocher et a échappé par miracle, grâce à une protection divine particulière, au danger le plus grave. Treize personnes (dont 2 protestantes) ont trouvé la mort. Les dégâts matériels ont été constatés officiellement : 28 maisons ont été entièrement détruites ; 35 ont été sérieusement endommagées ; 49 l'ont été moyennement comme l'église et 282 n'ont pas subi de dommages. Le 31 septembre un « Chasseur » isolé largua encore 10 bombes vers 18h, au centre du village, à proximité des maisons. Elles n'explosèrent pas et n'occasionnèrent donc aucun dégât ...

A grande détresse, grande protection divine

Le 23 novembre le curé Kuen quitte précipitamment la paroisse avec les Allemands. Le 6 décembre arrive l'abbé Alfred Raugel qui devient le nouveau curé.

## Les sœurs garde-malades

*Le témoignage des religieuses, les sœurs garde-malades, ont paru dans le livre Ostwald, Illwickersheim zu Sankt Oswald, éd. Coprur.*

**Les sœurs garde-malades** ont écrit :

« Le 25 septembre : bombes sur Ostwald, journée inoubliable ! Deux bombes sont tombées devant notre petite maison qui en a bien souffert : plus de toit, plus de carreaux, plus de plâtre au plafond.

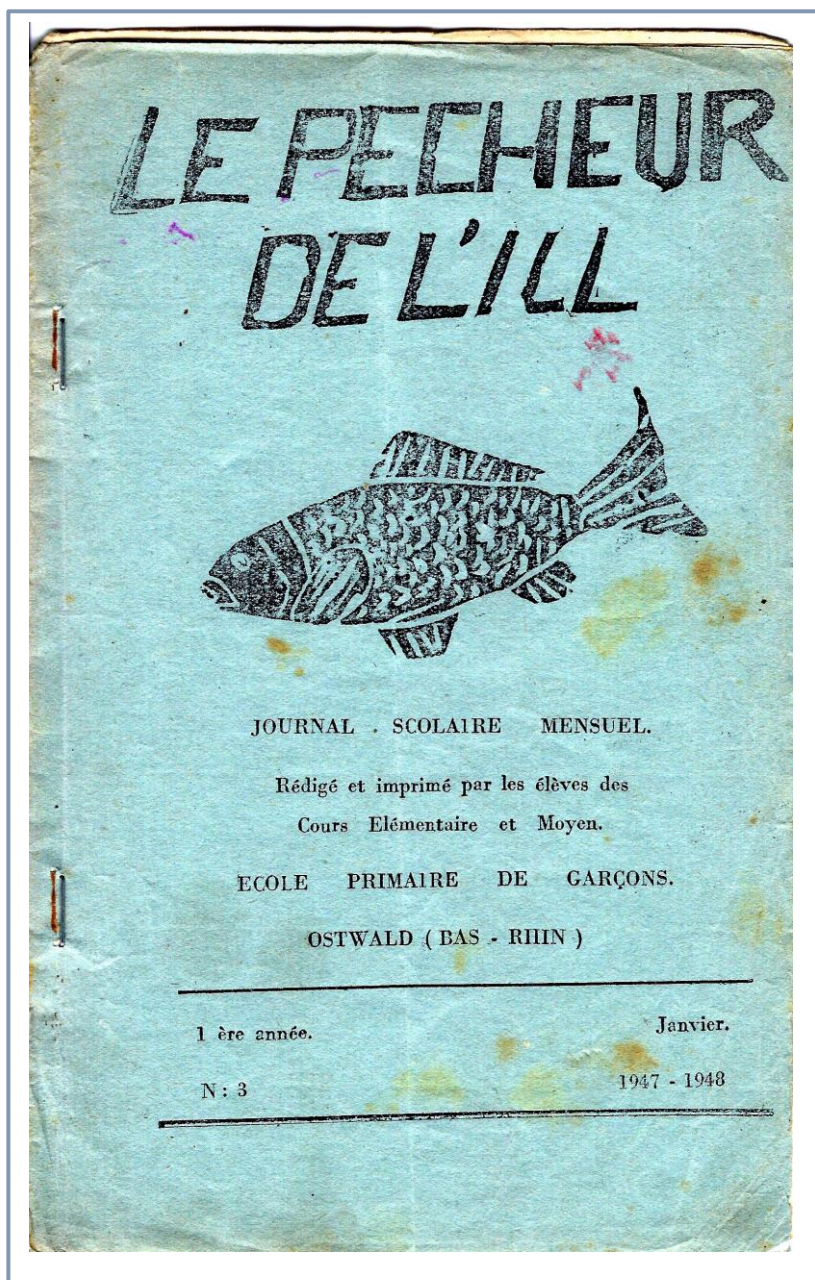
Mais grâce à Dieu nous avons encore pu y rester. Ce jour-là, chaque sœur a été en danger. Sœur Pierre venait de rentrer, après avoir visité des malades. Elle se trouvait toute seule dans la maison. Sœur Casilda se trouvait chez une sourde-muette à qui elle a sauvé la vie par sa présence. Quant à sœur St Morand,

elle soignait un homme qui avait été amputé des deux jambes. Or une bombe est tombée devant, une autre derrière la maison du malade. Un miracle qu'elle n'ait pas été blessée avec son malade ! ... Le lendemain, pas moyen d'avoir une messe tellement l'église était abîmée. »

(« Le 25 septembre 1944 lors du bombardement d'Ostwald la maison des religieuses, rue de l'Église, est sérieusement endommagée La commune a fait procéder aux réparations urgentes et les Sœurs ont continué d'y résider et d'y donner des soins.)

## Des élèves de l'école primaire

Plus tard, des élèves de l'école primaire évoquent le bombardement d'Ostwald dans un journal scolaire « LE PECHEUR DE L'ILL ». Ils y consacrent deux pages du N° 5. Jacques Matter, Gérard Probst, Gilbert Pfister et Roger Kulling avaient pris la plume. Élèves aux cours élémentaires et moyens de l'école primaire d'Ostwald Ils avaient alors 10 ans. C'était en mars 1949.



**Jacques Matter :** « La mairie, une école, la laiterie, le pont-bascule ont été détruits. Les toits de l'église, de la poste et de l'école des filles ont été emportés par le souffle des bombes.

« La route était pleine de gros trous profonds. Certains trous avaient 4 mètres de largeur et plus de 2 mètres de profondeur. Ils étaient remplis d'eau parce que les tuyaux de la conduite d'eau avaient éclaté à trois endroits différents ».

**Gérard Probst :** « ... J'ai couru chez ma tante qui habitait près de nous. Ma tante, ma cousine et moi nous étions dans la cave ; j'avais très peur. Soudain ma mère est aussi venue au dernier moment où les bombes sont tombées. Les petites fenêtres de la cave étaient ouvertes : la fumée et la poussière sont entrées dans la cave. Je ne pouvais presque plus respirer. »

**Pfister Gilbert** : « ... Il y avait du brouillard ; tout à coup les bombes tombaient. Dans notre quartier il y avait 6 bombes ; nous étions dans la cave. Nous sommes sortis très sales et dans notre cuisine les fenêtres étaient jetées dehors ; les portes étaient abîmées. Dans le jardin il y avait une bombe qui n'avait pas fait explosion... ».

**Roger Kulling** : « Tout à coup sonnait l'alerte ; puis nous avons entendu venir les avions ; nous sommes allés dans la cave. Quand le bombardement est devenu très fort nous avons couru dans la forêt. Nous sommes retournés au village. La maison de mes grands-parents et la boulangerie de mon oncle étaient détruites. Notre maison n'avait rien. On a vu beaucoup de gens qui pleuraient. Nous garderons un triste souvenir de ce jour. »



*La mairie provisoire en 1944. L'ancienne mairie a été démolie lors du bombardement du 25 septembre 1944.*

# État des impacts des bombes

Au total quelques 200 bombes sont tombées sur Ostwald le lundi 25 septembre 1944.

Les 45 impacts relevés n'en constituent donc qu'une partie. Ils permettent cependant de reconnaître la direction générale du raid aérien, du nord-ouest vers le sud-est ainsi que la concentration du « largage » sur le centre du village. Les témoins ont fourni les informations pour situer les impacts.

1. À l'emplacement de la Poste actuelle.
2. Rue de Neudorf où se trouvent deux maisons en bois
3. Sur le parking Nord de la « Superette »
4. Rue du général Leclerc, près du pressing
5. Rue du Lac - décès de Mme Gassmann
6. Sud de la rue de Lingolsheim, cours Ilie Nastase
7. *Rue de la Hollau*
8. *Entre les rues de la Hollau et du Château*
9. *Près de l'église protestante, rue Schweitzer*
10. *Dans la cour de la maison au sud du Crédit Mutuel*
11. Sur le restaurant *A l'arbre vert* aujourd'hui *le Percheron*
12. Rue de l'III N° 8
13. Débouché rue de l'III sur le quai Heydt
14. Sur la prairie où se trouve le Centre sportif et de loisirs
15. À côté de l'ancien lavoir, partiellement dans l'III
16. Dans le jardin des Lindemann, en face du parking piscine
17. entrée du château de l'Ile, après le pont
18. Dans le parc du château de l'Ile
19. Dans l'III derrière le château
20. Rue de Normandie N° 5 – 13 – 15 – quai Heydt N° 1
21. Rue de Lorraine, à l'intersection avec la rue du Jardin
22. Rue de Lorraine N° 1
23. *À l'ouest de l'église, le long du mur, près de la sacristie, dû à l'impact un trou géant dans le mur*
24. Rue de l'Église, en face de la Maison des Sœurs
25. Au Sud du cimetière, autour de la morgue, (4 bombes)
26. Au 16 rue du Jardin, Alphonse Mangold, décédé

27. Au 2, rue du Jardin, Beisser Odile, décédée
28. Au 10, rue du Général Leclerc, boulangerie Alfred Kauffmann,
29. Maison sise rue de la Glacière, au débouché sur la rue Leclerc
30. Maison N° 23 rue Leclerc
31. Mairie école au N° 1
32. Maison voisine au N°3 rue Leclerc
33. Maison sise rue des Vosges N° 22, en face de l'imprimerie « Alsace Print », la famille Speisser a été décimée - Marguerite née Zerr, Marguerite, Pierre
34. Rue de Geispolsheim au Sud du carrefour avec la rue des Vosges, côté est, dans une prairie.
35. Rue du Maréchal Foch en face de l'École du Centre
36. Rue du Maréchal Foch, sur un bâtiment de l'École du Centre
- 37 et 38. Dans la forêt de la Nachtweid – nombre indéterminé.
41. Au Sud de la Nachtweid, dans les champs autour des terrains de football. 4 bombes voire plus.
44. Dans les champs du Kirchfeld – nombre indéterminé.
45. Dans le prolongement de la rue d'Erstein, nombre indéterminé

## **Bombes tombées sur le ban d'Illkirch Graffenstaden, à proximité d'Ostwald**

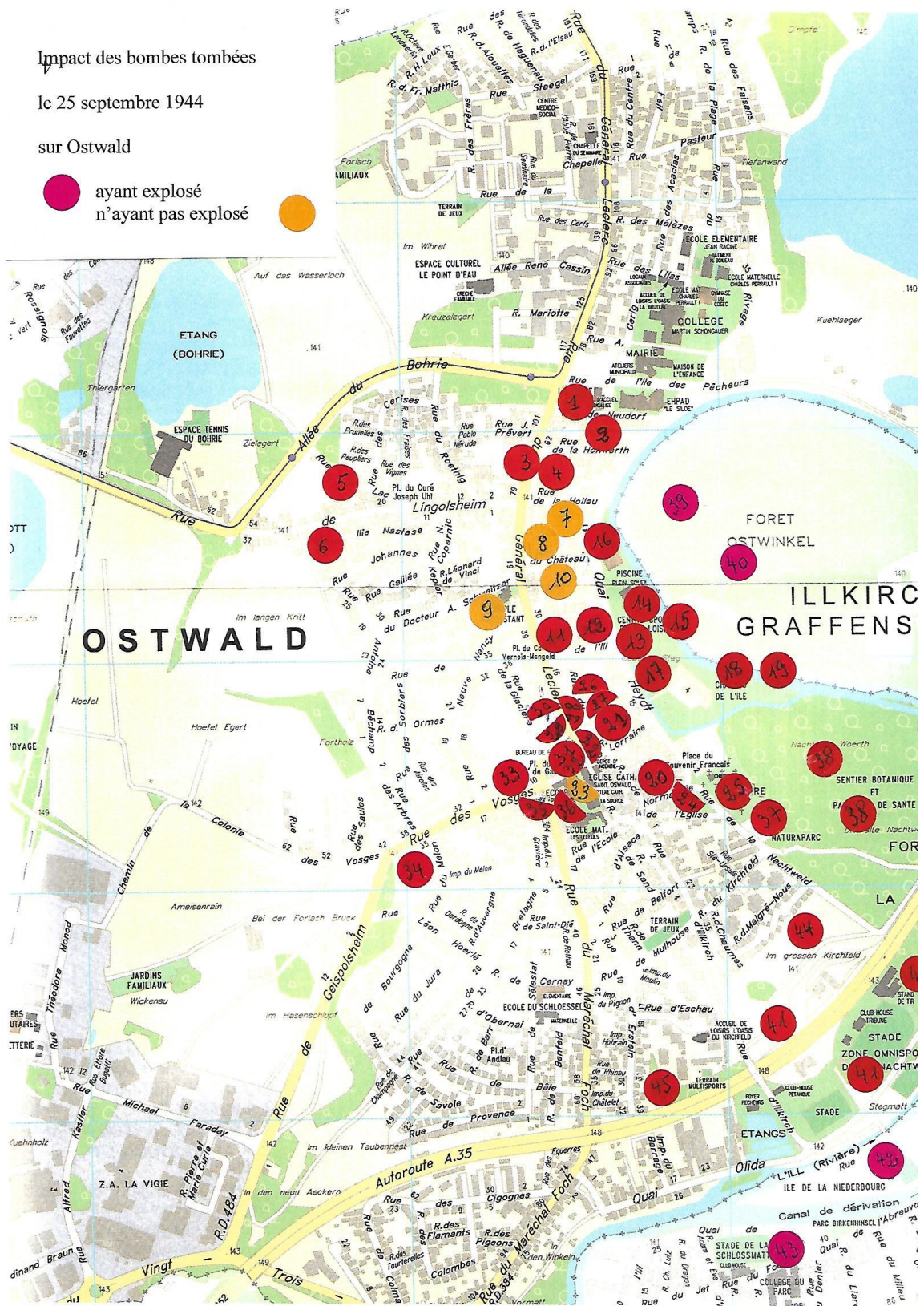
- 39 et 40. Dans la forêt du Ostwinkel, en face des chantiers industriels, SALVA et SATP
42. Sur l'île de la Niederbourg où est implantée l'usine Olida
43. À l'Est du terrain de foot. Schlossmatt de la FAIG – au carrefour des quais de l'III et de l'Abreuvoir.

# Impact des bombes tombées

le 25 septembre 1944

sur Ostwald

● ayant explosé  
● n'ayant pas explosé



Carte réalisée par Francis Ernst et Ivan Bajcsa.

# La libération d'Ostwald

## Extraits du livre « Et Leclerc prit Strasbourg »

La libération d'Ostwald le 23 novembre 1944 est retracée dans le livre *Et Leclerc prit Strasbourg*, éditions des Dernières Nouvelles, écrit par Jacques Granier. Le journaliste a rassemblé un grand nombre de documents. Les extraits :

Les alliés sont, en octobre, arrivés en Lorraine et en Franche Comté. Sur le versant occidental des Vosges, les Allemands ont multiplié les défenses et les obstacles (Vogesenstellung – Ligne de défense des Vosges). Pour réaliser ces travaux ils réquisitionnent du personnel.

La 7<sup>e</sup> Armée américaine commandée par le général A.M. Patch progressait dans les Vosges et la 2<sup>ème</sup> DB du général Leclerc, qui en faisait partie, avait atteint Baccarat, le 15 novembre. Le 22 novembre, les blindés répartis en quatre colonnes traversent les Vosges par des chemins en lacets, à flanc de montagne.

Le 23 novembre la 2<sup>ème</sup> DB est au pied des Vosges, dans la plaine d'Alsace noyée dans un sale crachin. Avec pour slogan « vitesse, vitesse, vitesse », Leclerc lance **la charge sur Strasbourg**.

A 14 h 30 la 2<sup>e</sup> DB tient les points stratégiques de la ville et le drapeau tricolore flotte sur la Cathédrale. Le fracas des explosions, le crépitement des tirs se poursuit.

**La 2<sup>ème</sup> DB a honoré le serment de Kouffra** et Leclerc obtient la reddition du général gouverneur de la Ville.

**Marcel Christen connaît la route.**

Jacques Granier, journaliste, a rassemblé de nombreux documents pour rédiger le livre *Et Leclerc prit Strasbourg*. Il relate au chapitre 8 : « *La colonne Debray s'élançait à 7h15 en direction de Rangen, sur les arrières de la colonne Putz qu'elle doit suivre jusqu'à Hurtigheim. Ensuite elle déboîtera, par la droite, cap au Sud, pour prendre Strasbourg à revers à partir d'Illkirch Graffenstaden. Pour l'itinéraire à suivre, pas de problème. L'aspirant Marcel Christen, né à Illkirch, connaît la route. Il passera en tête avec sa section de chars.*

*A 9 h le village d'Hangenbieten est franchi. A Holtzheim la surprise est complète, mais à l'entrée de Lingolsheim la colonne est bloquée... Debray se porte en tête et donne l'ordre d'enfoncer l'obstacle et de le contourner.*

*Soudain un convoi ennemi est signalé à droite sur la nationale Molsheim – Strasbourg... Les tourelles des chars abattent à droite et ouvrent le feu, coupant la retraite des Allemands.*

*Voyant que cela n'avance pas, raconte Marcel Christen, je me porte en tête de la colonne. Le « Hartmannswillerkopf », mon char de commandement, tombe en panne de radio. L'émetteur ne fonctionne plus. Je saute sur le « Dixmude », également muni d'un émetteur, pour garder le contact avec mes autres chars et le chef du détachement.*

*Il n'y a pas possibilité sur nos Sherman de loger un homme de plus que n'en compte l'équipage. Je me hisse donc sur la tourelle arrière dans une situation assez périlleuse car je suis ainsi exposé aux tirs des armes automatiques.*

*Je bénéficie par contre d'une excellente vue d'ensemble et dans Lingolsheim, lorsque surgit un car plein de soldats allemands, il nous suffit d'un obus de plein fouet pour réduire le tout en bouillie.*

### **Direction la gare d'Illkirch-Graffenstaden.**

*Comme je connais parfaitement les itinéraires de déviation pour nous conduire à notre objectif terminal, le terrain d'aviation du Polygone, je fais obliquer mon peloton de chars vers la droite, en direction de la Gare d'Illkirch-Graffenstaden. La colonne repart à 40 km/h. À la gare de Graffenstaden, la barrière du passage à niveau est abaissée. Nous fonçons dans l'obstacle mais il est solide et nous donne du mal. Je m'aperçois qu'il n'est pas facile de défoncer une barrière de passage à niveau même avec un char.*

*Elle cède enfin et nous atteignons Illkirch sans grands problèmes, si ce n'est pour franchir le pont qui enjambe l'Ill au niveau des usines de constructions mécaniques. C'est un pont provisoire reconstruit en bois. Le panneau précisant la charge maximum indique 3,5 t. Que faire ?*

*Nous ne pouvons pas nous permettre de tester l'ouvrage et nous n'avons pas 36 solutions. Il faut passer et passer vite pour que l'effet de surprise joue en notre faveur. Les 32 tonnes du « Dixmude » s'engagent à toute allure sur les planches. L'ouvrage fléchit, mais tient bon.*

*C'est alors que j'aperçois un cycliste qui roule paisiblement en sens inverse et se trouve soudain nez à nez avec le char. C'est un civil qu'il me semble bien reconnaître mais lui ne pense sûrement pas à moi. Il a tout juste le temps d'éviter le char, fait demi-tour en vitesse et repart en direction d'Illkirch. Il roule un moment devant nous et gesticule comme un fou tout en criant :*

*- « Sie komme ! Sie komme ! » (Ils arrivent).*

### **Canons anti-aériens entre Ostwald et Lingolsheim**

*Jacques Granier raconte : Entre Ostwald et Lingolsheim (Roethig) une batterie allemande de canons anti-aériens de 88 entre également en action. Elle met en difficultés les premiers éléments de reconnaissance. En fin de matinée, elle incendie deux half-tracks et le capitaine Emmanuel émet un message angoissé : « Flash ! Flash ! Flash ! Envoyez renforts immédiatement ! ».*

*Je monte dans la jeep pour me faire emmener sur place et je fais suivre la batterie, explique le lieutenant du XI/64<sup>e</sup> RDAB (11<sup>e</sup> groupe du 64<sup>e</sup> régiment d'artillerie de division blindée) qui commande les pièces. Nous marchons vite et traversons Lingolsheim. Avant de passer le remblai du chemin de fer, je fais mettre en place le premier automoteur dans la direction présumée de la batterie ennemie.*

*Je poursuis avec mon half-track-radio. Il y en a un second à 200 m de là. Ce sera l'observatoire rêvé. Et alors nous découvrons une cible magnifique. Entre cette route et nous, à 250 m à peu près dans le pré vert, je dénombre six pièces de 88 PAK (Panzer Abwehr Kanone) magnifiquement installées*

*et enterrées, des abris camouflés et quelques baraquements en planches : aux pièces, des servants vêtus de feldgrau vont et viennent tranquillement, n'ayant l'air de se soucier d'aucun danger. Ils tournent les volants de leurs pièces comme à l'exercice ou comme pour le plaisir.*

*Après plusieurs essais infructueux de réglage, la pièce tire. Le sous-lieutenant Nehlil a risqué le coup. L'obus est passé, oh ! au ras des rails, mais il est passé. Et le premier coup tombe à droite de la batterie allemande, près des pièces. Mouvement de surprise chez l'ennemi. Les coups se succèdent et viennent tomber au centre de la batterie.*

*Alors, avec une joie sans pareille, nous voyons une grande partie des servants prendre leurs jambes à leur cou et quitter la position. Nous redoublons les coups : quelques-uns tombent parmi les fuyards, dont certains ne se relèvent*

pas. Les autres se sont camouflés dans les trous des pièces ; certains en rampant essayent de gagner les abris. Mon brigadier de tir et mon Marocain s'exercent avec leur carabine.

### **Des Allemands résistent**

*Dans l'intervalle, des renforts arrivent. Un Sherman et un mortier de notre groupement. Tout à coup, nous voyons devant nos yeux des étoiles rouges s'élever verticalement. Une mitrailleuse nous a repérés et nous tire dessus.*

*Les gars essayent de voir d'où viennent les coups, mais n'y arrivent pas. Dans un des abris huit Allemands se sont réfugiés. Le réglage est tôt fait et les obus font merveille, trois ou quatre font mouche. Le spectacle en vaut la peine. Cet abri contenait des munitions qui sautent et emportent avec elles des planches, de la terre et d'autres objets, qui sont peut-être des membres.*

*Successivement, les six pièces et les trois abris sont nos cibles et viennent se placer sur les points d'impact de nos 105 qui font du bon travail.*

*La batterie est décimée mais neuf Allemands tentent de prolonger la résistance. Au cours de l'après-midi, deux parlementaires de la 2<sup>e</sup> DB se présentent avec un drapeau blanc dans l'intention de convaincre l'ennemi de l'inutilité de la défense.*

*En vain. Tandis qu'ils s'en retournent, un Allemand dégoupille une grenade et la balance sur les deux parlementaires. L'un d'eux est tué.*

*Les Français cernent alors la position mais la nuit tombe et les Allemands résistent jusqu'à l'aube. Ils succombent enfin. Un officier leur lit la Convention de Genève et une courte rafale venge son camarade de combat.*

*Un groupe de servants de la batterie allemande – ils étaient âgés de 16 et 17 ans –*

*avait erré dans la forêt avant de gagner un abri dans les caves de l'école d'Ostwald. C'est là que les découvre et les fait prisonniers la section locale des F.F.I. conduite par le sous-lieutenant Adolf Heitz. »*

*Après avoir réduit les derniers ilots de résistance dans Strasbourg, une colonne de la 2<sup>e</sup> DB passe à Ostwald pour élargir la percée en direction du sud. Elle fait un court arrêt dans notre commune. Les enfants admirent les chars, s'efforcent de parler et de se faire comprendre par les soldats qui leur distribuent du chewing-gum et des tablettes de chocolat.*

### **De fin novembre à décembre 1944**

*La proximité de soldats « alliés », français et américains, est rassurante pour la population. Les Allemands, les « amis » des Nazis et les cadres administratifs dont le curé Kuven, ont quitté la commune et traversé le Rhin. Les FFI règlent les affaires courantes. Mais déjà se multiplient les rivalités personnelles et les revanches !*

*« Des batteries d'artilleries françaises et américaines se sont installées à proximité du village. Le poste d'observation, se souvient Rémy Schwartz, d'une batterie française est installé dans le clocher de l'église.*

*Moi-même et quelques copains, nous avons eu la permission de rejoindre le poste. Il y avait un télescope dont le soldat nous expliqua le fonctionnement. Il s'installa ensuite pour bouquiner et nous demanda de le prévenir lorsque nous apercevrons de la fumée de l'autre côté du Rhin.*

*Ayant aperçu un panache de fumée dans le télescope, nous l'avons prévenu. Il en prit les paramètres et les transmis à une batterie stationnée près de la Vigie. Quelques minutes plus tard, le coucou, un avion d'observation, prit l'air et fila vers le Rhin. Peu après, des salves furent tirées sur l'objectif signalé. C'était pour nous, les enfants, un passe-temps plein d'aventures.*

D'après Henri Hervy, aumônier du groupe aérien GR2/33 Savoie, le clocher de l'église catholique d'Ostwald fut l'un des premiers à carillonner pour saluer la capitulation allemande.

Il avait organisé une excursion au Mont Ste O le chemin du retour, le groupe

s'arrêta à Ostwald, dans un café pour se rafraîchir. Là, aux environs de 15h, la radio annonça la capitulation allemande. L'aumônier, accompagné de quelques hommes alla trouver M. le Curé pour faire sonner les cloches.

## Georges Kieffel, l'Ostwaldois avec la 2eDB

### OSTWALD

# Le coiffeur est de retour

● ● ● Appelé le 25 août 1939 dans le Régiment d'Artillerie Coloniale (RAC) de Haguenau, Georges Kieffel a pris part à tous les combats de la 2eDB. Pour finalement revenir en libérateur à Ostwald où tout le monde le connaît: il est le coiffeur.

«Partis la veille de Saverne, nous arrivons rue de Faubourg-de-Pierre à Strasbourg dans la matinée du 23 novembre. Jeune adjudant-chef de 31 ans, je suis aux commandes d'un half-track. Mais moi, je n'ai qu'une hâte: revoir ma famille dont je suis complètement coupé depuis six ans.

C'est donc avec la bénédiction de mon commandant de régiment que je fausse compagnie à mes camarades à bord d'une jeep pour aller chez mes parents, à Ostwald. Je réussis à retrouver mes trois tantes strasbourgeoises. C'est d'ailleurs au pied de l'immeuble de l'une d'elles que j'échange ma jeep contre une voiture allemande où gisent

les corps de quatre allemands. Je retrouve aussi la trace de ma soeur, alors vendeuse chez un pâtissier. Puis, accompagné de mes tantes, je prends la route d'Ilkirch pour tenter de revoir la quatrième... Comme on nous barre le passage route de Colmar, nous rebroussons chemin pour revenir par la route du Polygone où un groupe d'allemands nous regarde passer sans intervenir...

#### Le Central bombardé

Nous atteignons Ilkirch sans encombre avant de prendre la route d'Ostwald. Lorsque j'entre dans la commune, tout le monde me reconnaît et me salue. J'y étais coiffeur avant de partir à l'armée et tout le monde me



Dans la cour de l'école du Centre aux fenêtres soufflées. (-)

connaît. Je découvre que l'école, la mairie et le bistrot «Le central» ont été bombardés. En arrivant devant mon salon

de coiffure au dessus duquel mes parents se sont finalement installés, la moitié du village s'y est déjà réuni... Je suis

le premier uniforme français qu'ils voient depuis longtemps. L'émotion est immense. Mes parents ne s'attendaient absolument pas à me voir. Ma mère surtout, qui est bouleversée. Je ne peux pourtant pas rester très longtemps, juste le temps de les embrasser et de leur donner du café, du lait, et du pain blanc que j'ai pu récupérer pour eux.

#### Pieds nus

En voulant repartir, je me retrouve pourtant nez à nez avec douze Allemands que je maîtrise et que j'envoie dans une voiture, avec un chauffeur, place de la République à Strasbourg. Il me faut rejoindre mon régiment à Cronembourg d'où le RAC tire des obus vers l'Allemagne. Je suis pourtant ralenti au Murhof, par une inondation. Je tombe sur les corps de neuf Allemands dont les chaussures ont été volées par les habitants du quartier... »

● Parti en retraite, Georges Kieffel a été remplacé par son fils qui est toujours coiffeur à Ostwald.

## Élisabeth Gillig (Extrait de ses mémoires)

En décembre et en janvier, ce sont des militaires américains qui s'installent chez nous. J'étais à la SALVA, mon employeur, occupée par les Américains quand j'apprends qu'ils sont en train d'entrer dans notre maison au n°3 de la rue du Roethig. Ces messieurs ne se sont pas gênés, la porte d'entrée étant fermée à clé, d'entrer par la fenêtre de la cuisine, de mettre la main sur toutes les clés trouvées sur place et d'occuper l'intégralité du premier étage qui était vacant. Leur PC est installé dans notre maison, des half-tracks sont stationnés dans la cour, des canons dans le jardin, et un grand dépôt de munitions établi dans la rue à côté de notre entrée. Leurs soirées au premier étage se déroulent plusieurs fois sous forme de bruyantes réjouissances qu'ils commencent à animer en faisant sauter du pop-corn dans des casseroles récupérées dans notre cuisine du rez-de-chaussée. Puis ils font jouer des disques de jazz sur un électrophone qu'ils ont fait venir de je ne sais où, et dansent jusque tard dans la nuit avec des filles qu'ils ont invitées. Même ma fille Gaby est priée de se joindre à eux et de faire la fête.

Il m'est arrivé, pendant une de ces soirées particulièrement animée à laquelle participaient tous les GI.s du cantonnement, de me préoccuper de ce dépôt de munitions qui étaient restées sans la moindre garde devant l'entrée de notre maison. Avec mes connaissances en anglais, j'en avais fait part à l'officier supérieur du PC qui s'en fichait éperdument ! Pendant des heures, jusqu'à ce que la fête se termine et qu'enfin une garde soit assurée par un militaire américain, j'ai assuré dans le froid la surveillance du dépôt de munitions !

Fin novembre 1944, quelques hommes d'Ostwald qui croyaient pouvoir témoigner de meilleurs comportements patriotiques en faveur de la France que d'autres, voulurent assouvir

leurs rancunes personnelles et politiques en se livrant à une sorte de chasse aux sorcières. Ils projetèrent d'abord de traîner dans un chariot à porcs à travers le village le curé Kuven, qui était en fonction dans la paroisse depuis 1930. Il était originaire de Strasbourg où il était né en 1899. Averti du danger, il s'empressa de prendre les devants et de se réfugier, en raison de ses convictions politiques et en accord avec les autorités épiscopales, de l'autre côté du Rhin. Le 23 novembre il adressa à ses paroissiens une lettre d'adieu dans laquelle il reconnaissait que, vu les circonstances et la fin de la guerre, de toute façon il était peu probable qu'il restât en poste à Ostwald.

Les mêmes nervis haineux, voulant faire justice eux-mêmes, s'en prirent aussi à René Darbois, qui avait été maire de la commune jusqu'en 1939, propriétaire du château de l'Île et exploitant d'une entreprise de fabrication de tisanes, en tentant de lui régler son compte sous le prétexte qu'il aurait collaboré avec les autorités allemandes. Armés de bâtons, ils réussirent à le poursuivre jusque dans une cabane et à le blesser sérieusement.

En octobre 1945, René Darbois ayant quitté Ostwald, et l'ancienne équipe des conseillers municipaux ayant déjà été dissoute par les Allemands en 1940, un nouveau conseil, de tendance radical-socialiste, comprenant dix-sept membres est élu avec à sa tête Paul Oertel qui sera maire jusqu'en 1953. Les adjoints étaient Amann Alfred, Menninger Louis, Mathern Louis.

La guerre de 1939-1945 et la mort de mon mari en 1942 ayant entraîné un veuvage pendant plus de 60 ans ont été les événements les plus dramatiques de mon existence.

## Annette Pflieger

« Suite à la Libération, il y avait beaucoup de soldats à Ostwald, tant chez les particuliers qu'à l'école. L'usine Salva était occupée par des soldats américains. Yvonne, une voisine, et moi, nous allions tous les jours à la cuisine des Américains qui nous donnaient du

chocolat et Les Français organisaient des défilés avec musique militaire. Les jeunes, nous étions habillées en Alsaciennes.

Le 8 mai, les soldats français sont revenus pour annoncer l'armistice. Ils nous ont fait un feu d'artifices qui a eu beaucoup de succès ».

## Jean-Jacques Matt

Jean-Jacques Matt écrit : « L'approche du 22 novembre, date de la libération de Strasbourg en 1918, mettait une certaine électricité dans l'air. Des rumeurs circulaient disant que les armées alliées tenaient à commémorer cet anniversaire à Strasbourg. Mais en réalité, elles semblaient être embourbées quelque part en Champagne ou Lorraine et la déception, voire la frustration étaient grandes. Paris était libérée depuis trois mois ! Il faudra probablement passer un hiver de plus dans des conditions encore plus dures, se disait-on.

### La fin du cauchemar

On avait appris la veille en écoutant le « Heeresbericht » que la « Wehrmacht » contenait facilement des attaques très localisées sur le front ouest, en Lorraine-Champagne. La surprise du 23 novembre n'en fut que plus grande.

C'était une triste journée d'automne, il pleuvait comme la veille, pluie fine et glacée.

Comme il n'y avait pas classe, la grasse matinée était de rigueur. Précipitamment ma mère entra dans ma chambre en m'interpelant : « *Jetzt esch zit, guck emôl nuss !* ». Elle ouvre les volets et devant la fenêtre... une automitrailleuse peinte en kaki avec une étoile américaine sur les flancs, des hommes portant la coiffe des marins français avec le pompon rouge tournant autour de l'engin!

Tout le long de la rue Neuve, serrée contre les maisons du côté pair pour se dissimuler en cas de passage d'avions ennemis, stationnait une colonne de blindés, attendant les ordres pour continuer l'attaque sur Strasbourg, en passant par Illkirch.

Elle venait de Lingolsheim et la batterie anti-aérienne près du Roethig avait ouvert le feu avec ses canons, utilisables aussi en rase campagne. À cet endroit, la route passe sous le pont de chemin de fer et cela ne permettait pas de déployer les engins blindés. Une partie de la colonne avait été bloquée, une auto-mitrailleuse pulvérisée. Difficile de forcer le passage ! Le reste de la colonne contourna alors l'obstacle par Lingolsheim.

### Franchir l'III sur le pont en bois

Et, dormant du sommeil du juste, je n'avais rien entendu de l'arrivée des engins militaires. Tous les habitants de la rue Neuve étaient devant leurs maisons. « *De Kieffel Schorsch esch dô !* » Le commandement de la 2<sup>ème</sup> D.B. avait utilisé les connaissances de ses soldats alsaciens. Notre coiffeur a pu les guider par Ostwald et un lieutenant natif d'Illkirch mènera la charge à travers cette agglomération.

Mais il fallait d'abord franchir l'III sur le pont en bois qui séparait les deux localités, ouvrage en piteux état, remplaçant le pont détruit en 1940 et qui n'avait pas été reconstruit. « Interdit aux véhicules de

plus de 3,5 tonnes ! » Un char ne fait qu'environ 30 tonnes. À fond de train, et à distance les uns des autres, toute la colonne passa sur l'ouvrage vacillant.

Les batteries allemandes d'Ostwald étaient encerclées. Celle du sud se rendit sans résistance, celle en revanche qui avait détruit l'auto-mitrailleuse eut droit à une attaque en règle et il y eut quelques morts.

Les drapeaux tricolores étaient apparus aux fenêtres. D'où sortaient-ils ? Je sais que celui du 10 a rue Neuve avait passé quatre années au grenier, enroulé, dans un coin, sous la poussière. Rétrospectivement, il faut avouer qu'il y avait une belle dose d'inconscience dans cette manière d'oublier le danger que cela représentait.

Nous étions libérés ! Nous ne risquions plus de bombardements alliés, plus de dénonciations, mais la guerre restait omniprésente. Comme par génération spontanée, des « résistants » apparurent, avec brassards tricolores, un béret sur la tête. Une traction-avant noire, avec une croix de Lorraine peinte en blanc et l'inscription F.F.I. sur la portière, leur permettait de se déplacer dans le village. Oh surprise ! Pendant toute la durée de l'occupation, leur attitude avait été moutonnaire comme celle de la plupart de ceux qui tenaient à leur vie. Mais les victoires créent des vocations de héros. Il en était des F.F.I. comme des nazis. Qui l'était vraiment, qui faisait semblant de l'avoir été ? Beaucoup de sourires en coin chez les Ostwaldois devant ce manège.

Nos nazillons avaient pour la plupart disparus, en fuite ou arrêtés. Ceux qui étaient restés avaient des attitudes de martyrs. Ils se faisaient passer pour des victimes de l'occupant, disaient qu'ils avaient collaboré pour sauver leur vie.

Si les fonctionnaires, en vertu de leur statut, avaient joué le jeu, d'autres pourtant ne l'avaient fait que pour profiter des avantages que cela présentait ou pourrait présenter plus tard, après la victoire du grand Reich. Il est possible qu'étant donné la situation, certains

attendaient encore à ce moment-là un revers des alliés et le retour des Allemands.

### « Opération Nordwind »

« *Er het g'schwéwelt !* » ( voir Schwowe). En français, on aurait dit qu'il a collaboré. À voix basse, les jugements circulaient de bouche à oreille. Les langues se déliaient. L'épuration menée dans le village ne fut pas injuste. Il ne faut pas oublier que la pression exercée à propos de la collaboration sur la population alsacienne fut bien plus lourde que pour les collabos dans le reste de la France.

Dans le nord, la contre-offensive allemande du Maréchal von Runstedt, « Opération Nordwind », fit reculer les troupes alliées jusqu'à Kilstett, c'est-à-dire à une vingtaine de kilomètres au nord de Strasbourg.

Pendant quelques jours, la situation fut extrêmement critique. Il était envisagé d'évacuer les jeunes gens susceptibles d'être incorporés si jamais les Allemands revenaient à Strasbourg et j'aurais probablement été touché par cette mesure.

Déjà la radio nazie annonçait que les Alsaciens seraient punis de leur attitude pro-française. « *Vergesst nicht: Wir kommen wieder ! Es lebe der Führer !* ».

Tous les soirs, à partir de 17h30, couvre-feu. Interdiction de circuler la nuit. L'électricité manquait et le courant était rétabli parfois durant deux à trois heures par jour, limité à 80 watts par famille (dont 40 w pour la radio !). Je restais donc celui par lequel la lumière arrivait ! Les cartes de rationnement françaises remplacèrent les allemandes. J'avais droit à une carte J 3, dénomination pour les adolescents, avec les rations les plus importantes en dehors de celles des « travailleurs de force ».

Les marks disparurent des porte-monnaie seulement au cours du mois de mars. L'échange se fit officiellement par ordre alphabétique et avec des plafonds fixés par tête d'habitant.

Un bon nombre de paysans qui, ayant profité du marché noir pour garnir leur bas de laine, se

trouvaient dans une situation inconfortable. Comment justifier les sommes amassées ? Il fallait faire « blanchir » cet argent par les

clients et les connaissances « pauvres » ou alors en faire son deuil.



*Le sous-préfet avait été accueilli dans la cour de l'école du Centre.*



*Une cérémonie patriotique devant le monument aux morts tel qu'il avait été érigé par les nazis. Ici il est enrubanné aux couleurs de la France.*

# Une commune à reconstruire

***L'équipe « Ostwald d'antan » a aussi rassemblé des commentaires et réactions, entre autres d'un enfant qui se souvient des maisons en ruine, du conseil municipal ou du curé Uhl qui relevait les efforts nécessaires pour restaurer l'église.***

**Stephan Huck** : « Je me souviens de mon début de scolarité, en classe de Maternelle à Ostwald. C'était le 1<sup>er</sup> octobre 1951, j'avais 5 ans. Ma mère m'a accompagné à l'École du Centre, à côté de l'église catholique.

Le trajet se faisait évidemment à pieds. Sur mon chemin, le long de la rue du Général Leclerc, étaient situées des maisons en ruines, déjà recouvertes de végétation. C'était les vestiges du terrible bombardement du 25 septembre 1944 effectué par l'aviation de l'armée américaine.

Dans la cour de l'école, côté rue du Maréchal Foch, subsistait également un énorme cratère fermé par des barrières, qui nous rappelait la destruction d'un bâtiment scolaire. Il y avait 2 maisonnettes en préfabriqué, devant le bâtiment (côté cour) situé le long de la rue des Vosges. Elles servaient, l'une pour l'unique classe de maternelle et l'autre pour le cours préparatoire. »

Le bombardement a occasionné de gros **dégâts matériels** : une école, la mairie, 40 maisons ont été anéanties. 73 bâtiments d'exploitation agricole, 85 maisons, l'église, des bâtiments scolaires ont été gravement **endommagés**.

**Les réseaux** (électricité, eau, assainissement) ont été touchés et ne répondent plus aux besoins.

Il faut reloger, reconstruire, réaménager.

Les **dommages de guerre** commencent à être réparés. Des équipements provisoires sont installés. Une baraque accueille la **mairie provisoire**, en face de l'emplacement de celle qui a été détruite.

Des **préfabriqués** sont montés rue d'Erstein et quai Olida pour héberger des familles qui ont perdu leur logement.

Les **écoles** restent cependant inaccessibles. Plusieurs salles sont « arrangées » pour pouvoir être occupées. Des classes y défilent par demi-journées à tour de rôle.

**L'entreprise**, *Les thés du Château de l'Île*, avait subi des pertes importantes lors du bombardement de 1944 avec la perte de sept tonnes de matières premières ; avec beaucoup de peine, elle survécut jusque vers la fin des années 1960, en se pliant aux nouvelles lois régissant les entreprises pharmaceutiques. René Darbois n'étant pas pharmacien est contraint de louer son entreprise à Paul Zeiss début 1946, puis à la SARL Labo-Robal en 1948 jusqu'à la fermeture de la tisanerie.

La remise en état de l'**église** dure jusqu'en 1948. Le 31 octobre Mgr Jean Julien Weber préside la **Fête du Centenaire** de l'édifice et la bénédiction des lieux rénovés.

En 1974, Joseph Uhl alors curé de la paroisse, fait le bilan des travaux de rénovation.

Jusqu'en février 1945 les offices ont lieu le dimanche, dans la salle du Hussard. Dans l'immédiat, on a nettoyé et on a remplacé les vitraux par des planches. En août 1945, le toit du clocher est réparé. En 1946, la Maison Ott frères réalise et met en place les vitraux. En septembre commencent les travaux de maçonnerie et le crépissage.

En 1947, la toiture de la nef est refaite. En 1948, le plafond et les murs sont plâtrés. À partir du mois d'août, l'entreprise Alfred Schmitt de Geispolsheim Gare effectue les travaux de peinture sous l'autorité de Robert Gall, artiste.

**Le curé Joseph Uhl** : « Les plaies étaient pansées en partie, lors des fêtes du centenaire de notre église, en octobre 1948. Mais beaucoup fut fait, durant les trente années suivantes, grâce à la générosité de la communauté paroissiale et à la compréhension des autorités municipales et diocésaines.

Les cinq vitraux du chœur sont une création du maître verrier Tristan Ruhlmann. L'orgue est une des dernières œuvres de la maison

*Roethinger. Les autels latéraux et les statues de la Vierge et de saint Joseph ont été réalisés dans les ateliers de Valentin Jaeg qui a également fait le dallage, les escaliers et la peinture intérieure de l'église. Le message est résumé dans l'inscription apposée à la porte d'entrée : « Gloire à Dieu ! Paix aux hommes! ».*

En 1952, le conseil municipal a décidé de réaliser un nouveau monument aux Morts qui a été inauguré le 30 novembre 1952 par le maire Paul Oertel et dévoilé par M. Esperandieu, sous-préfet d'Erstein, assisté du général Pique Aubrun, gouverneur militaire de Strasbourg. L'architecte en fut Georges Muller, et le sculpteur Edouard Stenzel.



*Lors de l'inauguration du monument aux morts, le 30 novembre 1952, un détachement de tirailleurs marocains avait participé à la cérémonie.*

## 6. Documents



*Pour acheter il fallait non seulement de l'argent mais aussi des tickets ou des bons d'achat.*





OSTWALD Histoire

# « C'était la première fois que je voyais un mort »

Le 25 septembre 1944, les bombardiers de l'armée américaine larguaient un déluge de bombes sur Strasbourg et ses environs, faisant 13 morts à Ostwald. À l'initiative du groupe « Ostwald d'antan », les anciens se souviennent.

Ce lundi matin, Robert Barth jouait avec d'autres enfants devant la maison familiale, rue Adolf-Hitler. « C'était le nom de l'actuelle rue du Général-Leclerc pendant l'annexion allemande », précise-t-il. « Il n'y avait pas école ce jour-là », rappelle son ami Pierre Pauli, 12 ans à l'époque. « Avec la guerre, l'école était souvent fermée, les profs absents, tout était désorganisé. Heureusement, sinon, on ne serait plus là pour en parler ! Une bombe a touché la cave de l'école dans laquelle nous devions nous abriter en cas d'alerte, et le bâtiment a été entièrement détruit. Un *Volltreffer* (en plein dans le mille), appuie-t-il en alsacien.

## « De grosses billes à travers les nuages »

Juste avant, les sirènes postées sur l'école avaient sonné une pré-alarme. Robert Barth se souvient du bruit des avions et « de grosses billes à travers les nuages ». Ces « billes » étaient les bombes qui tombaient sur Lingolsheim, avant de gagner Ostwald. Ce 25 septembre 1944, un tapis de bombes américaines pleuvait sur Strasbourg, Hoenheim, Lingolsheim et Ostwald (lire ci-dessous). La mairie, l'école du centre-ville, la poste sont détruites ainsi que 28 maisons, à en croire le curé de l'époque. Les vitraux de l'église sont soufflés par l'explosion, le toit et le clocher touchés, tout comme 84 maisons et l'entrée du château de l'île. Surtout, la commune déplore 13 victimes, « dont deux protestantes », précise le curé (lire encadré). Aujourd'hui, au printemps 2018, la vingtaine de témoins réunis dans la salle de la Ruche ont été marqués à jamais par cette journée, « un jour maussade, avec des nuages bas ». Les souvenirs fusent en alsacien, mais butent parfois sur les mots français, quand Denis



Jeannette Maury (née Oertel), enfant, sur les ruines de sa maison bombardée, rue du Roethig. DR

Ritzenthaler leur demande de traduire pour la journaliste présente.

### « Je suis tombé sur une fille, j'ai rougi »

Cheville ouvrière du groupe « Ostwald d'antan », il recueille leurs témoignages « pour les transmettre aux générations suivantes ». Le magnétophone est en marche, il entame le tour de table, quartier par quartier : « On commence par le nord ? » Comme toujours en temps de guerre, le hasard a joué à cache-cache avec la Faucheuse. Au Kirchfeld, Roger Fischer, 8 ans à l'époque, se souvient de la maison voisine dont « il ne restait qu'un grand cratère ». « En cas d'alarme, les habitants avaient l'habitude de se réfugier dans l'étable des chèvres, qui avait un plafond en béton. Par chance, la voisine d'en face leur a proposé de venir dans leur cave. Ça leur a

sauvé la vie, car les chèvres étaient toutes mortes. » Pierre Pauli se souvient de « l'onde de choc » qui l'a projeté littéralement dans la cave toute proche, où d'autres habitants s'étaient réfugiés. « Je suis tombé sur une fille, j'ai rougi... Mais je ne l'ai jamais retrouvée ensuite ! » raconte-t-il au milieu des rires.

### Baignade dans les cratères

Dans la tête d'un enfant, le fûté n'est pas loin du drama. Biotti dans sa cave avec sa famille dans une atmosphère rendue irrespirable par les explosions, Robert Barth a surtout gardé une image en tête : « Le pire, c'est que Maman avait préparé un *Käskuche* (tarte au fromage). Il était tellement recouvert de poussière et d'éclats de verre qu'il était imangeable ! » Autre souvenir : « Dans la forêt, les bombes avaient laissé

deux cratères. Avec les remonées de nappe phréatique, les tritons et les poissons y pullulaient. On venait s'y baigner après-guerre... Jusqu'à ce qu'une personne arrogante ne fasse passer le boulevard du Bohrie dessus », regrette-t-il. Une allusion à l'ancienne maire Danièle Meyer-Traber, à l'origine du quartier des Rives du Bohrie.

Rémy Schwartz, 86 ans, se souvient des poissons morts dans l'ill, victimes collatérales des explosions, qui lui « ont procuré plusieurs tritures ». Jean Matt, alors collègue à la Karl-Roos Schule (annexe du lycée Kléber, rebaptisé du nom de l'autonisme pro-nazi Karl Roos), à Neudorf ce jour-là, raconte sa traversée de Strasbourg en ruines. « La place de la Bourse était touchée, la place du Corbeau rasée, l'Ancienne douane et l'actuel musée historique effondrés, la rue des Hallebardes impraticable à

cause des façades des immeubles tombées sur la chaussée [...] Sur les quais, mon bahut flambait encore, à côté de l'église Saint-Jean. J'ai pensé : « Bon débarras ! » Avec le recul, heureusement que personne n'était en cours... » Et puis il y a les images insoutenables qu'ils racontent, la voix tremblante, entre deux anecdotes. Pierre Pauli revolt « des jeunes de [son] âge, éventrés, les poumons ouverts, dans la rue ». Les doigts d'une voisine pulvérisée dans son bunker, retrouvés dans son jardin, alliance comprise. D'une femme appelant désespérément son fils dans sa maison bombardée, cherchant un cadavre introuvable. « J'entends encore le cri de cette mère », murmure Remy Schwartz. « On ne l'a retrouvé que le soir, aplati contre le mur de la cour. » « Mon père a aidé à sortir le corps de la voisine. J'avais cinq ans. C'était la première fois que je voyais un mort », souffle Lilliane Herzog en réprimant mal un sanglot. « Six mois après, mon père a perdu la vie en sautant sur une mine. Tout s'est enchaîné. » ■

CATHERINE PIETTRE

## LE TÉMOIGNAGE DU CURÉ KÜVEN

« Le 26 septembre 1944, à 11 h 34, des gangsters américains, sans aucune justification militaire, opérèrent, en même temps qu'une attaque aérienne sur Lingolsheim et le centre-ville de Strasbourg, une lourde attaque terroriste sur Ostwald. En l'espace de cinq minutes, 148 grosses bombes, dont de nombreuses bombes de dix quintaux, sont tombées sur la partie habitée de l'agglomération. [...] Cinq grosses bombes tombèrent à proximité de l'église sur l'école, la mairie, à gauche de l'entrée, à 2 mètres du mur latéral, en face de la maison des sœurs, sur les escaliers qui mènent à la sacristie dans le jardin du presbytère. Cette bombe heureusement n'a pas explosé. Le clocher et la toiture de l'église ont été très endommagés, les fenêtres et les portes ont été fracassées [...] Le curé venait de quitter le clocher et a échappé par miracle, grâce à une protection divine particulière, au danger le plus grave. 13 personnes (dont deux protestantes) ont trouvé la mort. [...] Le 31 septembre un chasseur isolé largua encore 10 bombes vers 18 h, au centre du village, à proximité des maisons. Elles n'explosèrent pas et n'occasionnèrent donc aucun dégât. *In tribulatione magno Dei magno protectio* (à grande détresse grande protection divine). » Consigné sur le registre de la paroisse, le témoignage du père Küven – à l'exception de la mention latine – est écrit en allemand. Roger Fischer garde la vision de lui « en soutane, portant un casque militaire et une pelle à la main pour aide à déblayer » après les bombardements. Comme le laissent deviner certaines expressions (« gangsters », « attaque terroriste »), l'ecclésiastique était visiblement aussi pro-nazi. « Il avait quand même une réputation », glisse Remy Schwartz. « D'ailleurs, il est parti en cachette le 23 novembre 1944, le jour de la libération de Strasbourg. »

C.PI.

## Une attaque planifiée

L'attaque aérienne américaine décrite ici n'est pas la première contre l'agglomération de Strasbourg.

ELLE A ÉTÉ PRÉCÉDÉE du bombardement de Neudorf le 6 septembre 1943 (109 morts), d'un deuxième, toujours à Neudorf, le 1<sup>er</sup> avril 1944 (31 morts), de celui de Schiltigheim, Bischheim et des usines de la Meinau le 27 mai 1944 (44 morts) et surtout du 11 août 1944 en plein centre-ville (189 morts). Mais, avec ses 567 morts, le bombardement du 25 septembre 1944 sur Strasbourg, Hoenheim, Lingolsheim et Ostwald est « le plus violent et le plus meurtrier », atteste Richard Seiler dans son livre



Les Ostwaldais devant des cartes retraçant les dégâts des bombes dans leur village. PHOTO DNA - CHRISTIAN LUTZ-SORG

Objectif Strasbourg (éditions La Nuée Bleue). L'auteur sait de quoi il parle : il a lui-même failli

mourir avec sa mère dans l'attaque du 6 septembre 1943. Si le chiffre de 200 bombes à

Ostwald ce 25 septembre 1944 revient souvent dans la bouche de nos rescapés, Richard Seiler, qui a consulté les archives de l'armée de l'air américaine, d'un compte 223 charges sur Strasbourg même. À la gare, « où plusieurs trains viennent d'arriver, dont des convois de la Wehrmacht remplis de militaires [...], c'est le carnage. » Les ateliers ferroviaires de Bischheim, occupés à cette époque par la Deutsche Reichsbahn, sont aussi touchés. Au sud de Strasbourg, Lingolsheim paie le plus lourd tribut avec 42 morts, dont 25 jeunes employés de la Ville de Strasbourg. Hoenheim déplore huit morts. Richard Seiler parle de 15 morts à Ostwald, deux de plus que le bilan gravé dans la mémoire collecti-

ve locale. Pourquoi cette attaque ? « Le bombardement de la capitale alsacienne est si tragique qu'il semblera longtemps relever d'une erreur d'orientation géographique, peut-être liée aux masses de troupes de cette journée », rappelle Richard Seiler. Pourtant, « les archives américaines révèlent qu'il n'y a eu aucune erreur concernant la destination de ce raid. Ce 25 septembre 1944, Strasbourg figurait bien parmi les objectifs à atteindre et à détruire. Les cibles visées ce jour-là étaient les voies de la communication de la Wehrmacht, c'est-à-dire les installations ferroviaires de la gare de Strasbourg et les infrastructures environnantes. » Comme lors

des attaques précédentes, l'objectif des Alliés est de « détruire méthodiquement, progressivement, toute l'organisation militaire, industrielle et économique du Reich ». Que pouvait être l'objectif à Lingolsheim et Ostwald ? Les usines de la SACM voisine, à Grafenstaden ? La veille de l'attaque, selon des habitants, des camions transportant des troupes allemandes, en pleine débâcle, étaient stationnés à Ostwald. Un avion de reconnaissance américain aurait été aperçu survolant le village. Un Ostwaldais rapporte la remarque de sa grand-mère : « Des eschjo ken Schwob, des eschjo je Amerikaner ! » (Ce n'est pas un Allemand, c'est un Américain !)

C.PI.

F12-1ST 04

## Témoignages

## Ils étaient sous les bombes le 25 septembre 1944

Le 15 mars dernier, une vingtaine d'Ostwaldois, témoins du bombardement de 1944, se sont retrouvés à l'initiative du groupe Ostwald d'antan pour se rappeler cette horrible journée du 25 septembre.

« Du restaurant, L'Arbre Vert, chez Probst, il ne restait qu'un mur de 5 ou 6 m de haut. Sur ce mur, il y avait un panier en osier. « Mon bébé est là-haut », disait Valérie, la restauratrice. Une échelle suffisamment longue a permis de descendre l'enfant. À peine l'échelle ôtée, le mur s'est écroulé. Ce bébé, c'est Lucienne Stieber, née Probst. Elle est toujours en vie... ». Roger Krieger, 79 ans, habitait rue de l'Ill à Ostwald. C'est lui qui racontait ce souvenir le 15 mars. Une vingtaine de personnes s'étaient réunies à la Ruche pour parler du

« Ostwald, notre village a été bombardé à 11h 45. Les avions ont lancé environ 220 bombes qui ont détruit entièrement 56 maisons et endommagé 625 autres. Il y a eu 12 morts et 7 blessés. La mairie, une école, la laiterie, le pont-bascule ont été détruits. Les toits de l'église, de la poste et de l'école de filles ont été emportés par le puissant souffle des bombes. La route était pleine de gros trous profonds. Certains trous avaient 4 mètres de largeur et plus de 2 mètres de profondeur. Ils étaient remplis d'eau parce que les tuyaux de la conduite d'eau avaient éclaté à trois endroits différents », avaient écrit des élèves de l'école primaire, dans leur journal scolaire « Le Pêcheur de l'Ill ». Ils ont alors 10 ans.

## Des drames rue des Vosges

Robert Barth, 87 ans, habitait près de l'actuelle bureau de Poste, rue Leclerc qui s'appelait alors Adolf Hitler Strasse. « Nous étions blottis ensemble dans un coin de la cave, les petits protégés par les aînés. À un certain moment, sous la force des explosions des bombes, la petite fenêtre de la cave a été projetée vers l'intérieur, suivie de gravats et beaucoup de poussière, l'air devenant irrespirable ».

Edith Helfer, épouse Keith, se souvient que « c'est le facteur qui, au moment de l'alarme, leur a demandé de descendre à la cave pour s'abriter ».

« Il y avait un gâteau de quetsche sur la table, un second était dans le four qui a brûlé. Les premières bombes sont tombées. C'était chez Mme Spinner. On est allé dans la rue des Vosges où Pierre Speisser, un copain de classe, sa maman et sa petite sœur ont été tués. Son père et sa fille aînée étaient à Molsheim. C'était une vieille maison alsacienne. On disait chez les S'Wickers. Il y avait

se souvient entre autres, Charles Degermann qui habitait rue des Équerres.

## « Je lui dois la vie »

Christian Kauffmann signale que les sœurs garde-malades, rue de l'Église, avaient consigné l'événement. « Deux bombes sont tombées devant notre petite maison : plus de toit, plus de carreaux, plus de plâtre au plafond. Quant à Sœur St Morand, elle soignait un homme qui avait été amputé des deux jambes.



À Ostwald, les bombes ont tué treize personnes. Le groupe Ostwald d'antan a rassemblé les témoignages.

Or une bombe est tombée devant, un autre derrière, la maison du malade. Sœur Casilda se trouvait chez une sourde-muette à qui elle a sauvé la vie par sa présence... ». « Je lui dois la vie », a dit Raymond Muller, le bébé de cette femme, sauvée par la religieuse. Il était lui-aussi venu laisser son témoignage à l'histoire de la commune.

## La maison Spinner a été touchée

Liliane Herzog, épouse Schmitt, avait 5 ans lors du bombardement, sa petite sœur, 1 an. « Nous ne pouvions pas nous réfugier dans notre cave. En cas d'alerte, on allait nous abriter chez Pierson, le marchand de cycles. Lors de l'alerte, papa est retourné chercher le biberon. Les bombes sont tombées lorsqu'il se trouvait à l'entrée de la cave. Le souffle était tellement puissant que papa a été projeté à l'intérieur. Lorsque nous sommes sortis, la maison Spinner était touchée. J'ai accompagné mon papa qui a sorti Mme Spinner morte dans l'escalier. Il l'a posée sur un brancard puis avec la charrette, on l'a emmenée à un endroit proche de la ferme Abt, rue Foch.

D'autres personnes mortes s'y trouvaient déjà. Papa a sauté sur une mine 6 mois plus tard... ».

## Les cris d'une maman

Rémy Schwartz avait 13 ans. Il a été marqué ce jour-là par le cri d'une maman qui cherchait son fils Alphonse qu'ils n'ont retrouvé que le soir mort, aplati contre le mur. L'enfant était sorti de l'abri situé rue du Jardin pour prendre des cartes alimentaires oubliées à la maison. Plus tard Rémy a fait un tour du côté du lavoir situé au bord de l'Ill. Une bombe était tombée tout près, projetant des poissons sur les berges, il en a ramassé un plein seau.